



La chronique
de Lise Bissonnette Page B 3
Danse Page B 3
Cinéma Page B 4
Vitrine de la vidéo Page B 5
Vitrine du cédérom Page B 5
À Québec Page B 6
Disques classiques Page B 6
Jazz et blues Page B 7
Vitrine du disque Page B 7
Grille télé du week-end Page B 8
Agenda culturel Page B 9
Arts visuels Page B 10
Formes Page B 12



TÉLÉVISION



Le couple mal-aimé

Les émissions littéraires ne courent pas les rues, c'est le moins que l'on puisse dire. Tellement, qu'une téléspectatrice déçue de la disparition de *Sous la couverture*, la seule émission littéraire de Radio-Canada, a décidé de protester.

PAULE DES RIVIÈRES
LE DEVOIR

Littérature et télévision forment un couple étrange et de plus en plus rare. Les télédiffuseurs manifestent dans l'ensemble une grande réticence à mettre en ondes des émissions «show de chaises», qui sont à mille lieues des chasses à l'homme et autres frénésies qui ont la cote et font courir les annonceurs.

Mais en même temps, l'impact d'une émission sur le livre et sur la lecture est considérable. Les écrivains et leurs éditeurs n'étaient-ils pas prêts aux pires bassesses pour «passer» chez Bernard Pivot? Une simple mention de son livre à la défunte émission *Apostrophes* ou encore aujourd'hui à *Bouillon de culture* suffit pour faire passer un ouvrage de l'anonymat à la célébrité. Évidemment, les densités de population en France n'ont rien à voir avec celles du Québec...

Mais cela n'enlève rien à l'importance du petit écran dans la diffusion du livre, bien au contraire. Demandez à un libraire de vous parler de l'impact que pouvait avoir sur un ouvrage un commentaire favorable à *Sous la couverture*, émission qui, après quatre ans, vient d'être retirée de l'antenne de Radio-Canada.

La directrice générale de l'Association des libraires, Lucie Lachapelle, est formelle: «l'impact des médias dans la promotion des livres et de la lecture est primordial».

Catastrophe

L'Association des libraires, catastrophe comme bien d'autres de la disparition de l'émission, organise ces jours-ci une pétition pour obtenir le retour à l'antenne d'une émission littéraire, compte tenu du mandat culturel de la chaîne. C'est une téléspectatrice, Hélène Deraspe, qui est à l'origine de la démarche.

Mme Deraspe, qui se décrit comme «une passionnée des livres», déambulait dans les couloirs de l'édifice de Radio-Canada, boulevard René Lévesque, il y a un mois, lorsqu'elle rencontra le co-animateur de la défunte émission, Jean Fugère. Elle le félicita et apprend avec regret que l'émission ne revient pas. De retour à son domicile, elle décide de «faire quelque chose» et appelle quelques libraires afin de savoir s'ils signeraient une pétition pour demander le retour d'une plage exclusivement littéraire. Un libraire lui suggère de contacter l'Association des libraires. Depuis mercredi, les signatures s'empilent.

Les éditeurs, dont plusieurs ont signé la pétition (Jacques Lanctôt, Bertrand Gauthier, Pascal Assathiany, Jean Bernier, Denis Vaugeois) ont pris le train des protestations: «C'était une bonne émission. Bien faite. Il est navrant, voire dramatique qu'elle disparaisse», commente Antoine Del Busso, président de l'Association nationale des éditeurs.

M. Del Busso rappelle qu'une des conclusions du Forum du livre tenu fin avril à Montréal touchait la mise sur pied d'outils de mesure pour avoir des arguments lorsque vient le moment de développer des émissions. Ainsi, en ce qui touche *Sous la couverture*, il ne peut donner de chiffres ou d'indications précises de son impact dans le monde l'édition mais encore là, il est indéniable, que «son impact est considérable». «Cela me semble relever de l'évidence.»

VOIR PAGE B 2: COUVERTURE

LES ARTS

Le bon, la brute et le truand



Jackie McLean

SERGE TRUFFAUT
LE DEVOIR

À u saxophone alto, il y eut Johnny Hodges d'abord, Charlie Parker, Art Pepper, Ornette Coleman, Eric Dolphy ensuite. Attention! Quand on dit cela, soit qu'il y eut celui-ci d'abord et les autres ensuite, on n'avance aucune hiérarchie entre le premier et les seconds. C'est juste que dans le temps, celui de l'histoire mécanique, il y eut d'abord Johnny Hodges, surnommé Rabbit parce qu'il aimait la salade dans les sandwiches, avant Bird, Pepper, Coleman et Dolphy, mort bien avant son temps.

L'affaire étant entendue, il faut maintenant signaler qu'aujourd'hui, toujours au saxophone alto, les doigts amples et fiers développés autrefois par les susnommés sont le fait de Oliver Lake, Henry Threadgill et Arthur Blythe. Ce dernier, s'il était un peu moins paresseux... Enfin, c'est une autre histoire.

Tous ces artistes forment le corps franc du saxophone alto, réputé être, soit dit en passant comme ça, l'instrument avec lequel il est le plus difficile de se sculpter une voix particulière, un chant singulier. Maintenant, maintenant, maintenant...

Maintenant, il faut confesser que parmi les musiciens nommés, il en manque trois. Trois canons, trois gros calibres. Trois altistes si magiques, donc si importants, qu'il n'y a aucun dénominateur commun entre eux, si ce n'est évidemment l'instrument qu'ils ont adopté.

Mon premier porte un chapeau... La charade, ça vous dit pas? C'est samedi, on veut pas se casser la nénette, on est fatigué! OK d'abord! Les trois grands altistes qui vont ponctuer le rythme du 18^e Festival international de jazz de Montréal (FIJM) s'appellent Jackie McLean, Lee Konitz et John Zorn.

S'il fallait les définir d'un trait, peut-être qu'on pourrait avancer que Jackie McLean a un cri, ce qui est plus qu'un son, que Lee Konitz a toujours été juste et que John Zorn est radical. Voilà, c'est cela qu'on nous propose cette année: un triumvirat formé d'un cri, d'un juste et d'un radical. Soyons protocolaire, allons-y avec McLean.

McLean et le front du refus

Jackie McLean est né le 17 mai 1932 à New York. Son père fut guitariste dans la formation de Tiny Bradshaw. Un beau jour, il entend le son doux, le son délicat de Lester Young. On l'aura deviné, c'est le coup de foudre. Sa mère lui achète un saxo. Un peu plus tard, son oncle lui fait écouter Charlie Parker.

Les copains de son voisinage, de son adolescence, s'appellent Bud Powell, Sonny Rollins, Elmo Hope, Kenny Drew et quelques autres. Lorsqu'il ne joue pas au ballon, l'un de ses amis lui donne des cours. Il s'agit de Bud Powell, l'enfant prodige de Harlem. On fait un bond.

Miles Davis l'engage en 1949. Jackie enregistre avec lui. C'est alors qu'on découvre le son de la juste véhémence. De la révolte. Très tôt, Jackie McLean sera un jeune homme en colère. Colère de la situation faite aux musiciens; colère de la ségrégation imposée. Après Davis, c'est le prêtre bebop, Thelonious Monk, qui le rapatrie dans son groupe. Mieux, il est tellement doué, le McLean des années 50, que Charlie Parker n'hésite pas à l'envoyer jouer à sa place lorsqu'il a décidé de faire faux bond.

VOIR PAGE B 2: JAZZ



Lee Konitz

John Zorn



Trois canons, trois gros calibres.

Trois altistes si magiques qu'il n'y a

aucun dénominateur commun entre eux,

si ce n'est évidemment l'instrument qu'ils ont adopté.

Jackie McLean, Lee Konitz et John Zorn viennent hanter le FIJM

ARTS

COUVERTURE

Une émission exclusivement littéraire s'impose

SUITE DE LA PAGE B 1

La Société d'État n'a encore fait aucune annonce officielle mais elle a confirmé qu'elle remplacera son émission littéraire de 60 minutes par un magazine culturel de 90 minutes, probablement animée par Mireille Deyglun et Pierre Therrien. Une chronique hebdomadaire serait consacrée aux livres, mais nécessairement d'une durée beaucoup plus réduite que celle allouée à *Sous la couverture*. Le théâtre et d'autres disciplines culturelles auraient leur segment; des rubriques loisirs et famille seraient aussi intégrées à l'émission.

On le voit, la littérature est une des grandes perdantes du change-

ment. Surtout qu'un chroniqueur qui dispose de six minutes pour parler des livres de la semaine risque de se rabattre sur les best-sellers du Club Price (contre lesquels nous n'avons rien par ailleurs), sur des ouvrages grand public. Les ouvrages plus pointus, qui ne se résument pas en un clip de deux minutes, risquent de faire les frais de ce changement. Parions que la littérature étrangère sera également moins présente.

État de crise

En confirmant le retrait de *Sous la couverture*, la direction de Radio-Canada a invoqué un fléchissement de l'intérêt pour l'émission, présentée, il faut le dire, à 16h le dimanche,

heure ingrate s'il en est. Mais les fidèles étaient invariablement au rendez-vous. Quelque 115 000 téléspectateurs en moyenne ont suivi l'émission cette année, comparativement à 128 000 l'année dernière. La baisse est apparemment plus importante si l'on considère que le nombre de personnes regardant la télévision à cette heure de la journée a augmenté cette année et, donc, que le pourcentage de gens ayant opté pour *Sous la couverture* a baissé.

Télé-Québec a aussi son émission littéraire hebdomadaire, *Plaisir de lire*, animée par Danièle Bombardier. L'émission de 30 minutes reviendra à l'automne, le dimanche soir à 20h.

Très différente de *Sous la couverture*, l'émission de Télé-Québec est constituée d'un entretien avec un auteur qui vient de publier et un échange avec une personnalité qui parle de ses lectures favorites. La chaîne promet une revitalisation de son émission pour septembre mais une petite demi-heure ne saurait consti-

tuer un seuil suffisant de littérature au petit écran.

Mais pour l'instant, les yeux sont tournés vers Radio-Canada. Pour sa part, Mme Deraspe trouve désolant que Radio-Canada ne considère pas comme allant de soi la présentation d'une émission exclusivement littéraire.

Les Québécois ne sont pas les seuls à s'interroger sur la présence et l'influence des émissions culturelles à la télévision. Dans un dossier intitulé «*La culture en crise*», le dernier numéro du *Nouvel Observateur* interviewe Bernard Pivot qui impute à la télévision une large part de responsabilité dans la crise culturelle actuelle en France.

L'animateur de *Bouillon de culture* note que «*la culture classique est chassée de la télévision*» et que les opéras ou la musique classique y sont relégués au milieu de la nuit. (La télévision française, à titre d'exemple présente *Le Cercle de minuit* à une heure du matin. Au moins TV5 le présente à 23h30). M. Pivot

poursuit en disant que son émission débute au moment où finissait *Apostrophes* et qu'il ne reçoit plus de ces lettres de téléspectateurs le remerciant de lui avoir fait découvrir tel ou tel auteur.

La problématique n'est pas la même ici en ce sens que notre télévision n'a jamais présenté beaucoup d'émissions littéraires, bien qu'il y ait véritablement eu un âge d'or culturel à la télévision, alors que Radio-Canada ralliait beaucoup de monde autour de télé-théâtres.

Il y a en revanche un aspect de la dynamique qui préoccupe autant les télédiffuseurs français que québécois (ou Canadiens anglais): la crainte de prêcher à des convertis uniquement et de ne plus pouvoir attirer les curieux.

Ce n'est pas pour rien que Radio-Canada est si fier de son émission *Vie d'artiste* qui a réussi à franchir le mur des initiés et touche un large public. Mais cette émission ne saurait remplacer une émission littéraire...



ARCHIVES LE DEVOIR
Danièle Bombardier

JAZZ

L'avenir de ce qu'on appelle le jazz à défaut d'autre chose

SUITE DE LA PAGE B 1

Après, ce seront les Jazz Messengers, ceux des débuts. Soit ces messagers du jazz qui s'étaient regroupés en coopérative, en collectif, pour faire front contre les multiples affronts fomentés et organisés par les patrons des clubs et des compagnies de l'époque, déjà enclins au conservatisme artistique, donc à l'immobilisation du neurone.

Au cours des années, McLean fréquentera tous ceux qui guettent. Tous ceux qui refusent l'*American Way of Life* revue et fixée par Eisenhower, McCarthy et autres trucmuchs. Ce front du refus rassemble Charles Mingus, Max Roach, Mal Waldron et consorts. Bref, dans les années 50, Jackie McLean en bave. Et pas à peu près.

D'autant qu'il est junkie. Même qu'il s'est fait pincer pour ça par les autorités. Alors, il perd sa carte de musicien. Et alors? Il ne peut plus travailler. Il est mis sur la touche. Que fait-il? Il travaille, il peaufine, il cisele son style. Tellement qu'au terme des années 50, Jackie McLean domine totalement et pour toujours son instrument. Il a son langage. Il ne doit rien à personne.

Dans les années qui vont suivre, il va signer quelques-uns des meilleurs albums du jazz. On pense notamment

à *Let Freedom Ring*. Cet album paru sur étiquette Blue Note, ce disque fait de longues pièces, ce n'est plus seulement le McLean hardbop, c'est le McLean qui injecte du *free* dans le paysage musical, après, il est vrai, Ornette Coleman.

Radical

En battant qu'il est, Jackie McLean va organiser dans les années 70 un département de musique afro-américaine rattaché à l'université de Hartford, dans le Connecticut. Pendant un temps, un temps trop long, il va se faire discret. Puis, dans les années 80, il va ressurgir. Plus impétueux, plus moderne, plus incisif que jamais. Pour s'en convaincre, il suffit d'écouter son dernier album sur étiquette Blue Note. Le titre? *Hat Trick*.

Jackie McLean a un cri. Il s'entendra le 27 juin en compagnie de Eric McPherson à la batterie, Phil Bowler à la contrebasse, Steve Davis au piano, Alan Palmer au trombone et son fils René au saxophone ténor.

Parce qu'il n'a jamais abandonné la scène depuis qu'il la fréquentait, soit depuis la fin des années 40, la personnalité musicale de Lee Konitz est plus connue que celle de Jackie McLean. On sait qu'il prit très tôt des libertés musicales grâce à la fréquentation du

pianiste Lennie Tristano. On sait qu'il a favorisé — pour ne pas dire lancé — certaines abstractions sonores des années 60. On sait moins que Lee Konitz a toujours cherché à innover. Au point qu'il a multiplié les rencontres tout au long de sa carrière. Sa discographie est très abondante.

Ce 18^e festival nous permettra en tout cas de l'entendre dans deux contextes différents. Le 3 juillet à la salle du Gesù, il accompagnera l'avant-gardiste guitariste Bill Frisell. Le lendemain, il sera accompagné de Charlie Haden à la contrebasse et de Brad Meldhau au piano. Dans le premier cas, on peut s'attendre à des mises en relief de l'éclat. Dans le deuxième, on parie que Lee Konitz va nous jouer des standards à sa manière, qui est une manière sensible sans maniérisme.

Dans l'un comme dans l'autre, les notes de Lee Konitz seront toujours à propos. Toujours justes.

Ah... John Zorn! Il y a trois semaines de cela, on est allé l'entendre dans son antre: la Knitting Factory à New York. D'abord, c'est un signe révélateur, il faut souligner qu'il ne se passe pas une semaine sans que le chef de file de ce qui s'appelle la Radical Jewish Culture ne se présente au moins une fois sur la scène du lieu

musical privilégié par les avant-gardistes qu'est la Knitting Factory.

Toujours est-il qu'on a entendu un Zorn comme on s'attend à l'entendre. Soit constamment surprenant. C'est peut-être bien cela, l'art de Zorn: surprendre, décapier, pour mieux commuer les poncifs ou lieux communs musicaux. John Zorn est un intellectuel. Et c'est tant mieux. D'autant plus qu'ici, il faut le dire, l'anti-intellectualisme, ça commence à faire, hein!

Cela dit, il faut souligner que toute sa production, et Dieu sait s'il produit, est liée ou fait écho à un moment de l'histoire. La politique comme la culturelle. Lorsqu'il ne consacre pas un double-compact à la triste Nuit de cristal, il va le consacrer aux polars de Mickey Spillane, à la culture ancestrale japonaise, à Kalka, au cinéma ou à Masada. C'est d'ailleurs cela, la facette Masada, qu'il nous proposera le 27 juin prochain. Ce Masada sera raconté par Zorn, accompagné par l'étonnant Dave Douglas à la trompette, Greg Cohen à la contrebasse et Joey Baron à la batterie.

Devenu un radical du saxo comme de la musique en général pour avoir été trop curieux, John Zorn nous apparaît de plus en plus comme l'avenir de ce qu'on appelle le jazz à défaut d'autre chose.

LAISSEZ-VOUS SÉDUIRE!

LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU DOMAINE Forget

DU 14 JUIN AU 24 AOÛT 1997
Concerts • Brunches-musique

Samedi 21 juin à 20h30

JOSHUA SMITH, flûte
ÉRIC LE SAGE, piano
La première flûte de l'Orchestre de Cleveland en récital
Oeuvres de Hindemith, C.P.E. Bach, Schumann, Wiley, Reinecke
23 \$

Samedi 28 juin à 20h30

Hommage à RAYMOND GUIOT
à l'occasion de ses cinquante ans de carrière.
Raymond Guiot, flûte
Alain Marion, flûte
Denise Pépin, piano
23 \$

Mercredi 2 juillet à 20h30

Choeur de chambre «EXAUDI»
Direction: **Maria Pelicia Pérez**
Un ensemble réputé de Cuba
23 \$

RÉSERVATIONS:
(418) 452-3535 poste 852 ou (sans frais) 1-888-DFORGET poste 852

du Maurier présente le FESTIVAL INTERNATIONAL DE JAZZ DE MONTREAL

BILLETS EN VENTE MAINTENANT!
au 790-1245, au Spectrum, à la Place des Arts
et aux comptoirs Admission (*taxes et frais de service)

Info-Jazz Bell
871-1881
1 888 515-0515
www.montrealjazzfest.com

RADIO JAZZ BELL 95.1 FM
POUR ENTENDRE TOUT CE QUE VOUS ALLEZ VOIR!
En ondes le 17 juin

Le FESTIVAL INTERNATIONAL DE JAZZ DE MONTREAL et le CABARET DU CASINO DE MONTREAL présentent BLACKBIRDS OF BROADWAY A HARLEM RHAPSODY

CONCERTS EN SALLE	JEUDI 26 JUIN	VENDREDI 27 JUIN	SAMEDI 28 JUIN	DIMANCHE 29 JUIN	LUNDI 30 JUIN	MERCREDI 2 JUILLET	JEUDI 3 JUILLET	VENDREDI 4 JUILLET	SAMEDI 5 JUILLET
18h LES GRANDS CONCERTS AIR CANADA En collaboration avec CITE 4000 92.1 FM THÉÂTRE MAISONNEUVE	JON FADDIS, SLIDE HAMPTON, JIMMY HEATH AVEC KENNY DREW, JR., RAY DRUMMOND ET KENNY WASHINGTON.	CELEBRATING SINATRA AVEC LE JOE LOVANO ENSEMBLE, WITH WOODWINDS & STRINGS	JEAN-LUC PONTY WEST AFRICAN PROJECT	MARIAGE CLASSIQUE ET JAZZ EDDIE DANIELS & I MUSICI DE MONTREAL	SOIR DE CONSÉCRATION DIANA KRALL TRIO AVEC RUSSELL MALONE	RETOUR D'UN MAÎTRE JOHN McLAUGHLIN AND THE HEART OF THINGS	LE TROMPETTISTE DE L'HEURE ROY HARGROVE TRIO, SEXTET ET BIG BAND	COLIN JAMES BAND AVEC COLIN JAMES (CANADA), BOUBACAR TRAORE (MALI), COREY HARRIS (USA)	UN RETOUR ATTENDU BRUCE COCKBURN
18h VOIX DU MONDE En collaboration avec RADIO 101.8 FM SPECTRUM DE MONTREAL	JERI BROWN	JANE SIBERRY UNE CHANTEUSE EXCEPTIONNELLE EN PREMIERE PARTIE: LE PIANISTE TIM RAY	PATRICIA BARBER FLEURINE	MADELINE PEYROUX UNE VOIX INOUBLIABLE CYRUS CHESTNUT ET JAMES CARTER	UNE VOIX INOUBLIABLE YMA SUMAC	PERFORMANCE INTENSE MAVIS STAPLES GOSPEL AVEC LUCKY PETERSON	DOUBLE PLAISIR! KAREN YOUNG INVITES MICHEL DONATO ET LE SEPTUOR DE KAREN YOUNG	MARIANNE FAITHFULL SINGES KURT WEILL ET AUTRES «20 ^e CENTURY BLUES»	AUSSE LE DIMANCHE 6 JUILLET
20h30 PIANO PIANO THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE	DEUX PIANISTES ACCLAMEES GERI ALLEN TRIO LE TRIO DE LORRAINE DESMARAIS	GONZALO RUBALCABA TRIO DANILO PEREZ TRIO	JACKY TERRASSON DUO AVEC MINO CINELU BRAD MEHLDAU AVEC CHARLIE HADEN	JUNKO ONISHI TRIO MARTIAL SOLAL AVEC GARY PEACOCK ET PAUL MOTIAN	GOSPEL PIANO CYRUS CHESTNUT TRIO JAMES WILLIAMS TRIO AVEC TONY REEDUS ET CHRISTIAN McBRIDE	CHARME ET TALENT AZIZA MUSTAFA ZADEH SOLO ELIANE ELIAS TRIO	CLASSE ET EXPERIENCE TOMMY FLANAGAN TRIO STEPHEN SCOTT TRIO	RENEE ROSNES TRIO D.D. JACKSON TRIO	CONCERT EXCLUSIF CARLA BLEY TRIO AVEC STEVE SWALLOW, ANDY SHEPPARD FRED HERSCH (SOLO MONK)
20h30 LES EVENEMENTS du Maurier En collaboration avec CITE 4000 92.1 FM SALLE WILFRED-PELLETIER	THE MANHATTAN TRANSFER WITH THE COUNT BASIE ORCHESTRA DIRECTED BY MR. GROVER MITCHELL AUSSE LE 25 JUIN	HERBIE HANCOCK'S NEW STANDARDS MICHAEL BRECKER, JOHN SCHWENK, JACK DEJOHNETTE, DON ALIAS, DAVE HOLLAND	RARE VISITE D'UNE GRANDE DAME NANCY WILSON ET SON TRIO	LE CHARM ET LE «SWING» DE TONY BENNETT AUSSE LE MARDI 1 ^{er} JUILLET	DEE DEE BRIDGEWATER ET L'OSM	L'EXPERIENCE ET LA MAGIE MUSICALE DE GEORGE BENSON ET SES MUSICIENS	SPECTACLE DE CLOTURE OLIVER JONES ET ROB McCONNELL AND THE BOSS BRASS EN PREMIERE PARTIE: LE LAUREAT DU PRIX DE JAZZ du MAURIER 1997	BUDDY GUY BIG BAND LUTHER ALLISON ET SES MUSICIENS	AUSSE LE DIMANCHE 6 JUILLET
21h LES RYTHMES Volkswagen En collaboration avec CITE 4000 92.1 FM METROPOLIS	LE BRÉSIL À L'HONNEUR DJAVAN MARISA MONTE	LE RETOUR D'UN GÉANT ISAAC HAYES EN PREMIERE PARTIE: JACK SOUL	L'ORIGINE, LA BASE DU REGGAE THE WAILERS THE SKATALITES	«RAKERE» LOS VAN VAN AVEC INVITES SPECIAUX HERB ALPERT ET SON GROUPE	BEN HARPER AND THE INNOCENT CRIMINALS R.L. BURNSIDE, WATTS PROPHETS	BRIAN SETZER ORCHESTRA INVITES SPECIAUX CRAZY RHYTHM DADDIES STRING BAND	ZACHARY RICHARD INVITES SPECIAUX: LITTLE FEAT	CONCERT ACOUSTIQUE JANE BUNNETT A CUBAN PIANO MASTERS HILARIO DURAN, TATA GUINÉS ET FRANK EMILIO	AUSSE LE DIMANCHE 6 JUILLET
21h JAZZ BEAT SPECTRUM DE MONTREAL	MICHAEL BRECKER «TALES FROM THE HUDSON'S» QUINTET	40 ANS DE JAZZ JACKIE McLEAN ET SES MUSICIENS	BENNY GREEN AVEC RUSSELL MALONE, ANTONIO HART ET LEWIS NASH	CRISOL ROY HARGROVE CHUCHO VALDES AVEC DAVID SANCHEZ, ETC.	UN REMARQUABLE TROMPETTISTE NICHOLAS PAYTON QUINTET	JAZZ JAMAICAIN MONTY ALEXANDER «YARD MOVEMENT»	BIRELI LAGRENE ET INVITES: DEBORAH SEFFER, DENNIS CHAMBERS, ETC.	CONCERT ACOUSTIQUE JANE BUNNETT A CUBAN PIANO MASTERS HILARIO DURAN, TATA GUINÉS ET FRANK EMILIO	AUSSE LE DIMANCHE 6 JUILLET

Volkswagen **AIR CANADA** **CBC** **Radio-Canada** **Info-Jazz Bell** **1-888-515-0515** **www.montrealjazzfest.com** **SODEC** **Montreal**

LES ARTS

Hors saison

Dans notre cahier *Livres* de la semaine dernière, j'ai pris connaissance des paris des libraires en ce qui a trait aux ventes de l'été qui vient. Je les leur souhaite fabuleuses, il n'y a guère à mes yeux de commerce «l'industrie», concept aseptisé qui nous inclut, d'avoir désormais tendance à traiter le livre en produit saisonnier, surgissant entre laitue et poivre pour être consommé sur-le-champ, le plus vert possible. Aimer le livre, c'est aussi en accumuler pour plaisir différé, comme les lecteurs du *Devoir* l'ont affirmé de façon si brillante en participant au défi de *Tous pour une*.

Le plus simplement du monde, j'ai eu alors envie de vous emmener dans les allées de traverse où il n'y a pas de saison et où je viens de passer l'hiver comme je passerai l'été. Vous n'y trouverez pas le palmarès des lectures d'une vie, tel celui que je vous avais demandé, mais un instantané de ce dont je vous parlerais si nous allions dîner.

D'abord de ces premiers romans qui, justement, souffrent plus que d'autres de la moulINETTE du calendrier littéraire. Ils sont bien reçus, ils ont droit à l'éloge, mais parce que l'auteur est encore inconnu, ils se retrouvent vite délogés des tables où s'empilent les derniers arrivages. *Le Rire des femmes*, de Pierre Leroux, paru aux jeunes éditions Les Intouchables l'année dernière, est de ceux dont je ne cesse de tenter d'enchanter mes amis. L'ancien chroniqueur littéraire du *Journal de Montréal* a soudain plié bagages professionnels pour faire irruption en lettres avec une fabuleuse écriture, mordorée et intelligente comme cette histoire de

Cornélius Pavlivic, d'un pays qui pourrait être le nôtre mais ne l'est pas, et d'un bonheur qui pourrait être le sien mais ne l'est pas. A mi-chemin entre le climat d'une comtesse de Ségur et d'un Boris Vian qui eût connu les steppes, ce récit est si fin que je ne vous en dis pas plus.

Tout à côté, paru un peu plus tôt, voici *La Vie comme une image*, chez XYZ éditeur, de Jocelyne Saucier que j'ai croisée en Abitibi où elle écrit, qui m'a intriguée et dont j'ai lu le roman d'une traite, sur un banc boiteux, dans un parc fédéral (oui), un après-midi en bordure du lac Témiscamingue. Un huis clos parfaitement pervers sous une écriture lisse comme ces femmes qui tuent, un rythme à la Satie pour pénétrer sous le derme. J'observe, chez les hommes qui l'ont lu, deux camps retranchés, et comme j'ai rarement analysé le monde au féminin-masculin, je suis étonnée. Nous voilà en étrange frontière des sexes et je sais gré au jury du prix du Gouverneur général, qui a récemment mis cet ouvrage en nomination pour les romans, de vous inciter à retourner voir. Quant à moi, j'entreprends cette semaine le premier roman de Philippe Antonio Poloni, paru en janvier chez Lanctôt, *Olivo Oliva*, parce qu'il s'agit de l'histoire d'un «homme qui peignait des olives noires. Un noir presque aussi grave et triomphant que tous les jupons noirs de la Sicile», et que j'ai aimé des pages avant d'ouvrir le livre pour de bon (c'est ma manière).

Je ne vivrais pas non plus sans livres d'art ou sur l'art. Plus j'avance en âge, plus j'ai tendance à le préférer aux tableaux et à y brûler tous mes sous, ce qui ne signifie surtout

pas que je perds l'œil mais seulement que je suis plus pressée de régler mes comptes avec une école et une université qui m'ont si peu appris. Ces jours-ci, je suis plongée dans la plus récente biographie à être consacrée au peintre britannique Francis Bacon, décédé en 1992. L'éditeur de *Arts International*, Michael Peppiatt, a écrit *Francis Bacon, Anatomy of an Enigma* (Weidenfeld & Nicolson, Londres, 1996) comme une étude psychologique qui peut tomber à plat, mais j'y avance pour un tout autre plaisir, celui de croiser chaque référence à chaque tableau avec des catalogues ou ouvrages qui me les font voir. Cela va d'un numéro quasiment idolâtre de la revue *Artstudio* (n° 17, été 1990) où Peppiatt officie aussi jusqu'à la luxueuse monographie Gallimard (1996) intitulée *Les Passions de Francis Bacon* et signée Philippe Sollers, d'un ton si pompeusement parisien que seule l'illustration le rachète. Je viens de terminer de pareilles lectures et contemplations croisées avec le sublime catalogue raisonné *Soutine*, que les si abordables éditions Taschen ont mis sur le marché en 1993, et je m'y suis promené avec la biographie *Soutine ou la profanation*, de Clarrise Nicodski, parue aussi au centenaire de la naissance du peintre. Cela vaut un voyage et plus, ces heures d'aller et retours imprévisibles entre climats de l'artiste et climats du tableau. Il me faudra une solide table pour croiser bien d'autres lectures quand je m'attaquerai bientôt au catalogue raisonné en quatre tomes que la même maison Taschen vient de consacrer à *Monet ou le triomphe de l'impressionnisme*, une époque que je croyais surétudiée mais qui semble continuer à se révéler (j'y reviendrai en nos pages). Quant aux très sérieux ouvrages de référence, que j'aime posséder aussi mais qui grisailent la vie, il n'y a pas meilleur moyen

de les apprivoiser que de les mériter ainsi, en les digérant par morceaux choisis.

Et la Constitution, me direz-vous? Et l'avenir du Québec croisé à celui du Canada après un référendum et une élection aussi inestimables d'enseignements l'un que l'autre? J'y viens, je fais mon devoir, mais je ménage ma monture qui s'usait vite avec les dizaines d'essais, numéros spéciaux de revues générales ou spécialisées, tirés à part de conférences, qui s'amoncellent gratuitement sous ma lampe officielle de la rue De Bleury. Je me lance à l'instant dans *Misconceiving Canada, The Struggle for National Unity* (Oxford University Press, 1997), le dernier ouvrage de Kenneth McRoberts, le politologue canadien le plus soucieux de vérifier le Québec sur le terrain, qui ne pense ni en fédéraliste ni en souverainiste mais en chercheur et généraliste, une catégorie d'universitaires qui se perd au profit des engagés ou des pointus. Je suis sûre de trouver chez lui, en paix, de quoi me replacer les idées en temps réel.

Et au dessert, et au café, je vous parlerais de mon dernier achat vraiment hors saison, qui vient d'arriver de la librairie ancienne Jean-Claude Veilleux, de Québec. *Confidences d'écrivains canadiens-français* est un recueil de trente-trois entretiens menés par la romancière Adrienne Choquette, rassemblés en 1939 par Les Éditions du bien public à Trois-Rivières. Je suis entrée en littérature québécoise par la *Laure Clouet* (Institut littéraire du Québec, 1961) d'Adrienne Choquette, dont le parfum tragique et étouffant me revient encore à volonté. Aujourd'hui, dans ce livre que j'ignorais, elle revit et m'offre les meilleurs de ses contemporains. Ainsi le temps s'étire-t-il au mieux, je le prends et reviendrai chroniquer ici en septembre, à la prochaine saison. Bon été.



Lise Bissonnette

DANSE

Le ballet, c'est du sport!

À la veille de ses 40 ans, l'École supérieure de danse du Québec est affaiblie par les départs et les blessures

Aussi bref qu'aura été son passage à la direction artistique et pédagogique de l'École supérieure de danse du Québec, Didier Chirpaz aura, par ses réalisations comme par ses erreurs, lancé toute une réflexion sur l'orientation à donner à l'institution. Au Québec, en 1997, le ballet doit-il encore être souffrance?

LOUISE LEDUC
LE DEVOIR

En trois mois, Didier Chirpaz aura amorcé un véritable remue-ménage à l'École supérieure de danse du Québec, fondée en 1958 par Ludmilla Chiriaeff. L'une des premières décisions de Didier Chirpaz: accorder deux jours par semaine de congé aux danseurs plutôt qu'un seul et les contraindre à délaissier leurs chaussures une semaine toutes les sept semaines. Ces mesures s'inspiraient d'un constat alarmant: le nombre anormalement élevé de blessures chez les élèves.

C'était quelques jours avant son départ-choc la semaine dernière à cause d'une mésentente avec le conseil d'administration de l'établissement. En entrevue au *Devoir*, Didier Chirpaz déclarait sans détour quelques jours plus tôt: «On bat des records du monde de blessures ici. Je suis pourtant tombé à la renverse quand j'ai vu le nombre de tou-bis, de physiothérapeutes, de nutritionnistes qui suivaient les gamins. Tout ça est bien, mais il ne faudrait pas en faire une psychose», avait-il noté.

D'un coup d'éclat inattendu: le départ forcé du personnel de santé, invité à quitter les lieux en bloc, faute d'espace. Dehors le médecin, dehors les deux physiothérapeutes qui, jusqu'alors, étaient disponibles dans les murs mêmes de l'école pour consultation quelques jours par semaine. Didier Chirpaz croyait que sa politique

de diminution d'heures de travail allait permettre de réduire le nombre de blessures.

S'il salue les mesures préventives de l'ex-directeur, le docteur Roger Hobden croit, lui, qu'elles ne sauraient suffire à remettre les élèves sur pied. «Je voyais une vingtaine de patients par semaine à l'école. Des problèmes de dos, de chevilles, de hanche...»

Plutôt que d'être perçu positivement à l'école, le docteur Roger Hobden dit avoir eu l'impression, lors de son mandat de deux ans, d'être considéré comme un obstacle pédagogique par une moitié des professeurs. «Si je suggérais certains changements — l'utilisation par exemple d'un nouveau chausson fait dans un matériau et susceptible de réduire les blessures — je me faisais répondre de me mêler de mes affaires. Au contraire, au Centre Claude-Robillard ou au Stade olympique où je travaille aussi en médecine du sport, c'est la première chose que m'apportent les athlètes: on examine les chaussures, les vélos, l'angle de leur pédalier...»

Faire carrière

Le nœud du problème réside à son avis dans le fait que l'enseignement dispensé à l'École supérieure ne s'adresse qu'à 5 % des élèves au potentiel suffisamment élevé pour espérer faire carrière. «Plutôt que de donner le bon son de cloche à certains élèves et leur suggérer de danser pour leur seul plaisir, les professeurs n'enseignent que pour leurs élèves surdoués et laissent

pour compte tous les autres. Quand je reprochais la chose aux professeurs, ils me répondaient qu'ils devaient agir de la sorte pour assurer à l'école un nombre suffisamment élevé de danseurs et donc un niveau constant de subventions.»

Les contraintes du ministère de l'Éducation seraient, de l'avis d'élèves interrogés, responsables de leur surcharge de travail. Obligés de suivre des cours théoriques qui ne leur «serviraient à rien», les élèves commencent leur journée très tôt et la finissent très tard. Avant l'entrée en scène de Didier Chirpaz, leur semaine de travail les obligeait à aller à l'école le samedi.

Alain Gaumond, l'un des deux physiothérapeutes invités à quitter les lieux, croit qu'il faut maintenant que l'école s'ouvre aux connaissances scientifiques qui ont permis de perfectionner les entraînements physiques des sportifs. «Le ballet classique demeure un milieu d'enseignement très traditionnel. Les professeurs les plus âgés ont encore pour mentalité qu'un danseur doit souffrir. Or, il y a de petites douleurs sans conséquences et de mauvaises douleurs. Pour les petites douleurs, étant moi-même un ancien danseur, je leur dis: «Ce n'est pas grave, continue.» Quant aux autres blessures...»

Aux problèmes physiques se grefferaient aussi de nombreux troubles de l'alimentation. «Presque tous en souffrent», note le docteur Hobden, sans compter la vingtaine de cas d'anorexie ou de boulimie diagnostiqués au cours de ses deux années à l'école.

La plus que mineur demeure encore, dans le milieu de la danse, un tel préalable qu'il n'est pas évident aujourd'hui, vu la compétition, que l'une des plus célèbres danseuses de l'histoire canadienne, Karen Kain, aurait eu sa chance. En entrevue au *Devoir* en sep-

tembre, elle disait d'elle-même qu'elle n'avait pas du tout le profil d'une danseuse classique: cinq pieds sept, trop grande, trop «ronde». Lors de la visite du Ballet national du Canada, qui présentait il y a quelques mois, *La Belle au bois dormant*, les Montréalais ont pu constater de visu que les morphologies athlétiques n'y ont plus leur place.

Mais les Grands Ballets canadiens, qui se détournent des grands classiques pour présenter plus de danse contemporaine, n'accroissent-ils pas, eux, la primauté au talent plutôt qu'à la silhouette? «Peut-être, mais combien de danseuses les Grands Ballets canadiens embauchent-ils par année? Une, deux?», faisait avant son départ remarquer Didier Chirpaz qui avait lors de son règne invité une majorité des élèves à maigrir, l'une d'un kilogramme, l'autre de trois, etc.

Mais qu'en dit-on, quand donc, a-t-il décidé qu'en ballet classique, les danseuses devaient être plus-minces? Selon l'historien de la danse Henri Baras, il s'agit d'une idée très «XX^e siècle». «La minceur n'est pas une règle du ballet, mais une affaire de mœurs, de mode. Balanchine a en fait été un des premiers à privilégier des danseuses très fines, très longues, tout simplement par goût personnel. À l'Opéra de Paris, au



ARCHIVES LE DEVOIR
L'École supérieure de danse du Québec, du temps de sa fondatrice Ludmilla Chiriaeff

XVIII^e et au XIX^e siècle, les danseuses avaient au contraire intérêt à être bouillottes.»

Sans directeur artistique et pédagogique, sans médecin, sans physiothérapeute, l'École supérieure de danse du Québec est en train de se redéfinir, cherche à retrouver la stabilité du temps de Ludmilla Chiriaeff, à ancrer l'école dans une perspective nord-américaine mais ouverte sur le monde (par

des stages) et dans l'air du temps. À la fin de la dernière semaine, les parents de l'École supérieure de danse du Québec ont convoqué une réunion pour discuter de tout cela.

Et le personnel de santé? Aux dernières nouvelles, le docteur Roger Hobden a ouvert un cabinet à trois minutes de marche de l'école, mais n'a pas pu, à ce jour, s'adjoindre l'aide de physiothérapeutes.

LES GRANDS CLASSIQUES

DU NOUVEAU MONDE

11 représentations exceptionnelles!

avec **Gérard Poirier, Gabriel Arcand**
Monique Mercure, Marie Tifo, Ginette Morin, Catherine Sénart, Denis Mercier, Serge Postigo, Danny Gilmore, Stéphane Perreault, Stéphane Breton, Alexandrine Agostini et Normand Lévesque.

Tartuffe

de Molière mise en scène de **Lorraine Pintal**

Les concepteurs Raymond Marius Boucher, François Barbeau, Robert Normandeau, Louis-Pierre Trépanier, Jacques-Les Pelletier, Huy Phong Doan, Philippe Pointard, Alain Roy et Marion Bouchard

DU 11 AU 21 JUIN

2 DERNIÈRES REPRÉSENTATIONS! CE SOIR 16 H ET 21 H

DÈS LE 9 JUILLET!

Cyrano

de Bergerac

d'Edmond Rostand
mise en scène d'**Alice Ronfard**

avec **Pierre Lebeau, Sophie Prigent, Michel Bérubé, Paul Savoie, Jacques Girard, Jean-François Casabonne** et 13 comédiens

Réservations 866-8668
790-1790

THEATRE DU NOUVEAU MONDE
84, rue Sainte-Catherine Ouest

MEDIACOM CITE Radio-Canada SODEC

Présenté en collaboration avec **agropur**

FESTIVAL ORFORD 1997

4 juillet au 16 août

Mozart - Les Noces de Figaro

L'INTÉGRALE DES CONCERTOS POUR PIANO DE BEETHOVEN

La Symphonie no 4 de Tchaïkovsky

Le Quintette «La Truite» de Schubert

I Musici de Montréal

Janos Starker

Alain Trudel

André Laplante

Anton Kuerti

L'Orchestre Symphonique de Montréal

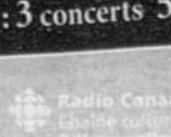
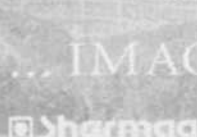
ET BIEN PLUS ENCORE... IMAGINEZ!



Pour toute information:
Centre d'Arts Orford - (819) 843-2405 / 1 888 310-3665
3165, ch. du Parc, Canton d'Orford (Qc) J1X 3W3

ABONNEMENTS
EN VENTE DES MAINTENANT

LA SÉLECTION: 5 concerts 80\$
LE TRIO: 3 concerts 55\$



ARTS

CINÉMA

À L'ÉCRAN

★★★★: chef-d'œuvre
 ★★★: remarquable
 ★★: très bon
 ★: correct sans plus
 ☆: très faible
 : pur cauchemar

TROIS VIES ET UNE SEULE MORT

★★★

Raul Ruiz, cinéaste inclassable, quoique proche de l'univers Buñuelien, donne avec *Trois Vies* sa dernière tribune à Marcello Mastroianni. Celui-ci se démultiplie dans le rôle (les rôles) d'un homme aux personnalités multiples, tour à tour homme d'affaire, clochard, amoureux, etc. Un film complexe et une œuvre de cinéphilie qui rebute pour autant le grand public en mal de repères, malgré une réalisation brillante et un superbe chant du cygne pour le grand Marcello. Au Parisien.
Odile Tremblay

LOVE! VALOUR! COMPASSION!

★★ 1/2

Adaptation sensible de la pièce de Terrence McNally (*Les Leçons de Maria Callas*), cette comédie sentimentale qui tourne autour d'un groupe d'hommes gays réunis dans une résidence de campagne met en valeur un texte intelligent, mis en bouche par des comédiens qui, à l'exception de Jason Alexander (Seinfeld), l'ont défendu sur scène. L'illustration idyllique atténue cependant la portée du drame qui gruge lentement ce *Longtime Companion* de la survivance amère. À l'Égyptien.
Martin Bilodeau

BERNIE

★★ 1/2

Albert Dupontel met en scène Albert Dupontel dans cette comédie très très noire et ultra violente surtout à ne pas lire au premier degré. Film cousin du grinçant *C'est arrivé près de chez nous*, en moins achevé mais en très percutant. *Bernie* sur d'excellentes répliques mais une surcharge d'hémoglobine, raconte la réinsertion d'un orphelin simple d'esprit dans la vraie vie et ses horreurs. Au Complexe Desjardins.
O. T.

BATMAN & ROBIN

★★

Ce quatrième épisode de Batman s'avère plus virtuel que jamais, seules les figures humaines émergeant de

cette symphonie baroque d'images de synthèse qui renouent avec l'esthétique BD. À partir d'un scénario faiblard, aux répliques vulgaires et aux personnages sous-exploités, Joel Schumacher a réalisé une parodie qui balaie les fondements-mêmes du personnage de Batman pour en faire un délicieux *jet-setter*. Seule la performance d'Uma Thurman (en Poison Ivy) rehausse ce film ennuyant, qui oscille entre le pire (Arnold Schwarzenegger) et le moins bon (George Clooney). Au Loews, Centre Eaton (v. o.), Berri, Boucherville (v. f.).
M. B.

LA COMTESSE DE BATON ROUGE

★★

André Forcier dans ce film autobiographique (au sens symbolique du terme) met en scène un cinéaste qui remonte le cours de sa vie. Dans cet univers surréaliste, un cyclope constitue une métaphore du cinéma et une femme à barbe envoûte tous les hommes. Robin Aubert incarne le cinéaste avec les tics, les mimiques d'André Forcier mais un jeu souvent boiteux. Une distribution inégale (dominée par la prestation de France Castel), un rythme très inégal qui casse et reprend sans cesse, de bons «flashes» mais une réalisation qui manque de liant. Au Complexe Desjardins.
O. T.

LUCIE AUBRAC

★★

Claude Berri, en donnant la vedette à Carole Bouquet dans la peau de cette résistante Lucie Aubrac qui extirpa son mari des griffes de la Gestapo, a mis en scène un glaçon qui arrive bien mal à émouvoir. Daniel Auteuil incarne avec plus de conviction mais sans étincelle le mari, compagnon de Jean Moulin dans le Lyon de l'Occupation. Mais cette réalisation pleine de facilités et parfois de clichés lève mal de terre, malgré une reconstitution soignée. Au Complexe Desjardins.
O. T.

SPEED 2: CRUISE CONTROL

★★

Décevante suite d'un film qui était déjà loin d'être un chef-d'œuvre, *Speed 2*, de Jan De Bont (*Twister*) donne dans la récupération, avec substitution du rôle viril central, que Kevin Reeves a cédé à Jason Patric, nouvel amant d'Annie (Sandra Bullock) dans cette incroyable aventure de croisière qui vire au cauchemar.
M. B.

RÉPERTOIRE

NUITS D'ÉTÉ ET JOURS D'HIVER

La Cinémathèque québécoise termine aujourd'hui sa programmation Nuits d'été et jours d'hiver, consacrée au cinéma documentaire des pays du Nord, avec la projection de *Symphonie d'une ville* (19h), docu-poème sur Helsinki, où le finlandais Heikki Ahola éclaire différents aspects de la vie de cette grande capitale nordique à travers des variations de lumières saisonnières. À la séance suivante (21h), on présente *Carl Th. Dreyer*. *My Trade*, qui relate, à travers des témoignages et des extraits de films, la carrière d'un des plus grands cinéastes scandinaves de ce siècle.

50 ANS DE CANNES

L'événement 50 ans de Cannes se poursuit ce week-end avec la projection, ce soir à l'Impérial, de *Rendez-Vous*, l'un des films les plus obscurs et les plus hystériques d'André Téchiné et qui, en 1984, lançait la carrière de Juliette Binoche. Au même endroit, à 21h cette fois, *Le Sacrifice*, testament cinématographique du grand cinéaste Andreï Tarkovski, s'offre comme un bijou aux cinéphiles qui privilégient la contemplation à l'action. Erland Josephson y compose un homme émouvant hanté par un imminent péril atomique.

Martin Bilodeau

Parcours intérieur



SOURCE PRIMA FILM

Chamane dira la relation entre un cheval sauvage et un rescapé du goulag.

Mettant en scène des acteurs non professionnels, Igor Gostman, qui joue Dimitri, et Spartak Fedotov, incarnant le chamane Anatoli, il démarre avec le très beau plan d'une fresque religieuse qui se révèle être un tatouage sur géographie humaine. *Chamane* dira la relation entre un cheval sauvage et un rescapé du goulag. Dimitri s'est évadé avec son ami chamane, un Yakoute des tribus nomades sibériennes, et quand celui-ci périt sous les balles des gardiens, il réussira à survivre dans la taïga avec ce cheval poilu adapté aux froids extrêmes, une bête qui guide le cavalier plutôt que l'inverse, créature quasi

mythologique apparentée à Pégase.

Ceux qui ont goûté *Mazeppa*, le précédent film du gitan Bartabas, ne retrouveront pas les tourbillons de caméra de ce film qui donnait le vertige. Au contraire, *Chamane* est une œuvre épurée, avare d'effets, sur fond de neige et de silence. Mais l'amour des chevaux relie entre eux les deux longs métrages de Bartabas, tout comme le goût de l'esotérisme, du voyage initiatique, porte la marque du fondateur du cirque Zingaro. Toutefois, *Chamane* évoque davantage le *Urga* de Mikhal-kov, aux couleurs de la taïga sibérienne, de tribus nomades — et d'une caméra qui flirte souvent avec le direct

en incorporant le quasi-documentaire à la fiction —, que le vertigineux *Mazeppa*, nourri d'effets techniques.

Ce film porte autant sur cette relation symbiotique entre l'homme et la bête que sur le chamanisme, ces rapports ésotériques entre l'homme et les forces de la nature guidant ici la destinée du fugitif. *Chamane* pose également un regard quasi ethnologique sur la culture yakoute, quand Dimitri en cavale sera recueilli quelque temps dans une yourte. Bartabas a incorporé à son scénario des éléments quasi documentaires, dans une forge de village noire, des rues d'Irkoutsk, un rafiot abandonné, qui confèrent au film un cachet d'authenticité, tout comme cette présence de non-professionnels (très crédibles) dans la distribution.

Ce rythme lancinant du film, ce voyage initiatique d'un homme et d'un cheval en des contrées glaciales, créent une sorte d'envoûtement nourri par une musique très belle de guimbarde et de violon. Au fil des rencontres amies, ennemies, d'une chute dans le lac Baïkal et des retours d'outre-tombe du chamane Anatoli qui revient guider l'évadé du bague sur sa route, se trace ce parcours intérieur auquel le film appelle. Œuvre de blancheur et de silence, portée par une magie, déparée par cet argot parisien vraiment fâcheux, *Chamane* demeure malgré tout un film de poésie magique, une lente et belle traversée du désert blanc sur un beau et brave petit cheval et une nature, une neige, des arbres qui vibrent et communiquent avec les humains comme des fées.

Eaux denses

LES SEPT BRANCHES DE LA RIVIÈRE OTA

De Francis Leclerc. D'après la pièce de Robert Lepage. Au Parallèle.

MARTIN BILODEAU

Présenté en première mondiale au récent Festival du cinéma et des nouveaux médias, *Les Sept Branches de la Rivière Ota*, moyen métrage vidéo (tourné sur support film) de Francis Leclerc, d'après la dernière pièce de Robert Lepage, prenait hier l'affiche du cinéma Parallèle de la rue Saint-Laurent, affiche qu'il tiendra jusqu'au 31 juillet.

Cette adaptation, réduite à une durée d'une heure (dans ses multiples versions, la pièce en comptait jusqu'à sept), explore les séquences psychologiques de la bombe atomique lâchée par les Américains sur Hiroshima en août 1945. À travers sept tableaux inscrits dans le temps et l'espace (Hiroshima en 1946, New York en 1965, Osaka en 1970, Tokyo en 1980, Terezin en 1943, Amsterdam en 1985, et enfin retour à Hiroshima, en 1995) Robert Lepage crée une dynamique abstraite à partir d'une dizaine de personnages rattachés les uns aux autres par des degrés divers.

Le photographe de l'armée américaine (Patrick Goyette) venu capter les images de la ville d'Hiroshima, la jeune femme rendue aveugle depuis la bombe (Marie Brassard), qui vit avec le souvenir de la flamme dans ses yeux, l'artiste tchèque rescapé des camps nazis (Ghislaine Vincent) venue au Japon trouver la paix intérieure dans un monastère zen, tous ces naufragés de la guerre vivent portent en eux son souvenir brûlant. «L'horreur, quand elle est quotidienne, génère sa propre anesthésie», explique la bouddhiste; tout le

film repose sur cette idée du personnage blessé, que l'horreur a rendu insensible à la douleur physique, mais qui demeure cependant hanté par le souvenir. Un souvenir (la guerre, la bombe, les camps) que Lepage associe au phénomène actuel du sida dans un dangereux réflexe émotif contre lequel Susan Sontag nous avait si judicieusement en garde dans *Le Sida et ses métaphores*.

Francis Leclerc a réussi à briser le langage scénographique très arrêté de Lepage, habituellement axé sur le trompe l'œil et les jeux d'illusion, pour lui substituer une chorégraphie du mouvement qui rend compte de l'esprit du texte et le traduit en langage cinématographique. Ici, contrairement au théâtre, les cadres se resserrent sur les personnages flanqués au milieu de décors visiblement artificiels qui, bien que relégués au second plan (cette hiérarchisation n'est pas aussi tranchée dans les mises en scène de Lepage), conservent leur fonction de révélateurs des personnages par projection de leur imaginaire.

Presque entièrement tourné en intérieurs, *Les Sept Branches de la rivière Ota* repose sur une construction minutieuse, presque chirurgicale, qui la encore évoque le théâtre précis et froid de l'auteur de *Vinci*. Par sa très courte durée, qui limite les encombrements stylistiques et concentre le texte (parfois affaibli par un discours prêchi-prêcha, audible notamment dans la conversation téléphonique du diplomate et son épouse journaliste), le film de Francis Leclerc s'avère paradoxalement dense mais limpide, comme si la simplicité et le dépouillement, qui caractérisent son projet, lui avaient permis de pénétrer un texte, d'en faire le cœur d'un film alors que celui-ci n'était, au départ, que l'instrument d'une production théâtrale.

Livre de chair

THE PILLOW BOOK

Réalisation et scénario: Peter Greenaway. Avec Vivian Wu, Yoshi Oida, Ken Ogata, Ewan McGregor, Hideko Yoshida, Judy Ongg, Ken Mitshuishi. Image: Sacha Vierny. 2h06. À l'Égyptien.

ODILE TREMBLAY LE DEVOIR

C'est ce mariage entre l'univers pictural de Peter Greenaway et l'esthétisme japonais qui crée l'heureux événement. J'entends par là un des grands crus de Peter Greenaway. Le réalisateur britannique avait déjà ces dernières années avec des films touffus comme des jungles, *Prospero's Books*, *The Baby of Macon*, etc., vraies peintures baroques en mouvement qui perdaient leurs intrigues en cours de route sous les entrelacs d'une ornementation excessive. Le cinéaste du *Cuisinier, le voleur, sa femme et son amant* s'était au long des ans égaré dans le labyrinthe de la virtuosité visuelle. À croire qu'il a retrouvé son fil d'Ariane sur un tatami.

Le thème et la sophistication de l'image exercent ici une véritable fascination. Car dans *The Pillow Book*, il sera question non pas de tatouage mais de calligraphie sur corps humain, un art éphémère mais du plus haut raffinement effacé par la pluie, composé des magnifiques caractères japonais racontant une histoire par épisodes comme sur un livre de sable.

Il y a bel et bien intrigue, à l'encontre des films précédents de Greenaway, où l'histoire s'égareit. Ici, on suit la vie de Nagiko (Vivian Wu), la fille d'un calligraphe de Kyoto dont le père avait coutume d'écrire des vœux sur son visage. Devenue fem-



SOURCE CFP INTERNATIONAL

The Pillow Book

me et domiciliée à Hong-Kong, Nagiko utilisera le corps de son amant (Ewan McGregor) comme un papier pour capter l'attention de l'éditeur et lui livrer un message, mais les jeux de la jalousie inscriront leur griffe sur le destin des amants, entraînant le suicide du beau Jérôme à la peau devenant parchemin, puis sa succession à travers d'autres corps patiemment, minutieusement peints à la plume d'oie.

The Pillow Book, à travers un jeu de symboles, à travers aussi des écrans multiples et le cadrage si recherché des images, invite le public à un rituel. Rituel où l'érotisme nait non seulement des étreintes de ces beaux corps mais de ces caractères tracés en rouge, en noir, en or, sur la peau, transformant les flancs, le ventre, le dos, les fesses, le visage, voire la langue en pages de livres magnifiques et mystérieuses, la littérature se confondant avec l'acte de chair.

Mêlant les traditions occidentales et orientales comme des comédiens d'Est et d'Ouest très bien dirigés — surtout l'émouvant Ewan McGregor —, explorant l'univers complexe et exquis de la calligraphie en tant qu'expression du raffinement suprême, Peter Greenaway offre ici une œuvre d'érudition et de sensualité extrêmes, en plus d'un film esthétiquement achevé, poétique comme seul il en a le secret.

The Pillow Book s'avère un des films les plus originaux et achevés de l'année, sur une construction et une mise en scène aussi complexes que minutieuses. Je ne peux que le recommander à un public raffiné qui ne craindra pas de se laisser dérouter et séduire à la fois, tandis que l'amateur de ficelles détestera cette œuvre à plusieurs niveaux de sens et de parabole. *The Pillow Book* était au Festival de Toronto en septembre dernier. On ne peut que déplorer le long laps de temps qui s'est écoulé avant qu'il n'aboutisse en salles commerciales.

Ce type de film exigeant ne trouve pas facilement distributeur à Montréal. De moins en moins d'ailleurs. Inquietant phénomène. Du moins le film sort-il au Parallèle en version sous-titrée, belle initiative, en plus d'être présenté en version originale au Faubourg.

Un été à la Goulette
 Une comédie qui est aussi un hymne au respect de la différence et à la fraternité des hommes, par le réalisateur de «Halfaouine»

Un film de FAMOUS PLAYERS PARISIEN prima film

JULIETTE BINOCHÉ • WILLIAM HURT
UN DIVAN À NEW YORK
 Une comédie romantique de CHANTAL AKERMAN
 FAMOUS PLAYERS PARISIEN V.O. avec sous-titres français prima film

TROIS VIES UNE SEULE MORT
 Un film de MARCELLO MASTROIANNI
 «Monstre sacré international.» — Télérama
 FAMOUS PLAYERS PARISIEN prima film

VOYAGE INITIATIQUE AU BOUT DE L'ENFER BLANC
 «Gros plans impressionnants. Photographie magnifique. Un nouveau défi brillamment relevé par Bartabas.» — Variety
 «Un film incontestablement beau. Une vraie magie.» — Figaro
MAINTENANT À L'AFFICHE!
 FAMOUS PLAYERS PARISIEN prima film

UN FILM DE BARTABAS
CHAMANE

«Fascinant et novateur»
 L'EXPRESSION
 «Un film-expérience qui ouvre un important chapitre du cinéma de demain»
 STUDIO

VIVIAN WU EWAN MCGREGOR
THE PILLOW BOOK
 NOTES DE CHEVET
 UN FILM DE PETER GREENAWAY
 V.O. avec sous-titres français
CINÉMA PARALLÈLE
 3682 boul. St-Laurent 843-6001
 V.O. avec sous-titres anglais
CINÉPLEX ODÉON ÉGYPTIEN

«LE FILM FRANÇAIS DE L'ÉTÉ. À voir absolument.»
 Daniel Rioux, LE JOURNAL DE MONTRÉAL

Une grande histoire d'amour et d'héroïsme. Une femme prête à tenter l'impossible pour sauver l'homme qu'elle aime...

CAROLE BOUQUET DANIEL AUTEUIL
 un film de CLAUDE BERRI
Lucie Aubrac
 D'après le récit de Lucie Aubrac, «Ils partiront dans l'ivresse» Éditions du Seuil

À L'AFFICHE!
 CINÉPLEX ODÉON COMPLEXE DESJARDINS
 CINÉPLEX ODÉON DAUPHIN
 CINÉPLEX ODÉON LAVAL (Carrefour)
 CINÉPLEX ODÉON BROSSARD
 CINÉMA PINE STE-ADELE

MARIE TRINTIGNANT SERGIO CASTELLITTO ANÉMONE
 Un film de YVON MARCIANO
Le cri de la Soie

Dès le 27 juin au Complexe Desjardins

LES ARTS

VITRINE DU CÉDÉROM

Détachez vos ceintures

Les passagers pour l'inconnu
sont priés d'investir leur curiosité...

Performeuse et rockeuse, professeur, écrivain, théoricienne de l'art qui se fait, Laurie Anderson est tout cela à la fois. Elle vous invite chez elle, dans ses fantâsmes, ses rêves les plus décrochés, ses objets-fétiches. Bienvenue au motel du plaisir admis.

MICHEL BÉLAIR
LE DEVOIR

PUPPET MOTEL

★★★★

Coproduction Gallimard/Voyager. Réalisation et conception: Laurie Anderson avec Hsin-Chien Huang. Hybride PC (486, Windows95 ou DOS 5.0, 8 Mo — 12 recommandés —, 256 couleurs) et Mac (tout Mac couleur 16 bits, Système 7 ou plus, 8 Mo — 12 pour Power Mac —, 256 couleurs). Distribution au Québec par Gallimard dans le réseau des librairies. Prix: plus ou moins 80 \$.

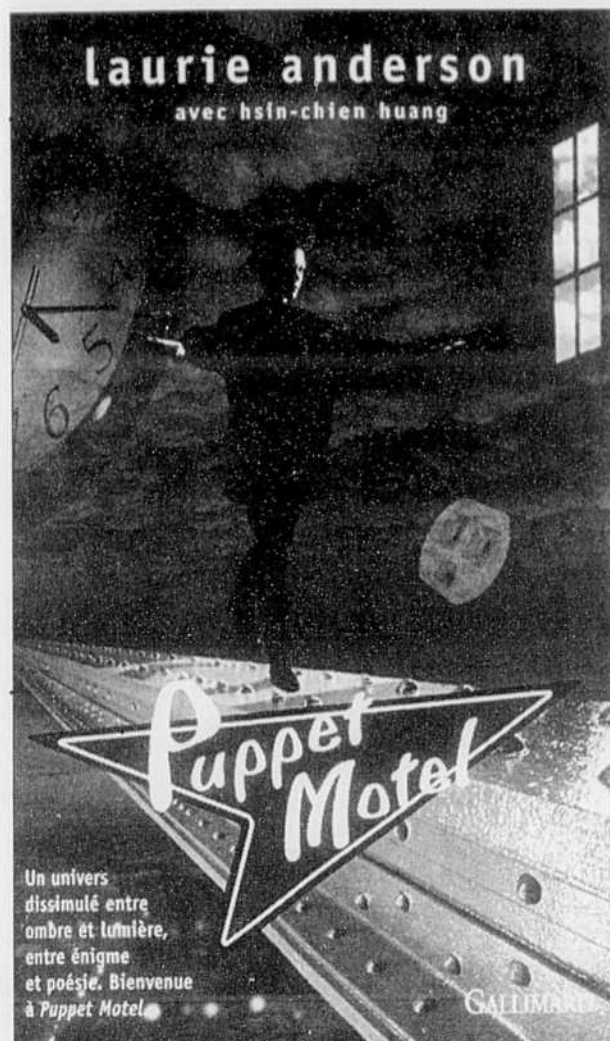
Aussi bien le dire tout de suite, *Puppet Motel* est une invitation au voyage. Un «trip». Avant d'y plonger, on recommande les ablutions rituelles les plus courantes, le jus de carotte et tout autre processus ou technique menant au détachement le plus complet possible d'avec la formulation habituelle du concept de réalité. Rien de moins.

Posons d'abord que *Puppet Motel* n'a rien du cédérom ludo-éducatif habituel. Rien. Il n'y a pas de tâche à accomplir, de performances contre la montre ou de rôle à jouer — sinon le sien propre. Personne ne perd. N'entre ici que celui qui veut explorer. Se couler dans le fleuve du temps avec comme principal objectif le plaisir non défendu (encore) de la curiosité.

D'entrée de jeu, on plonge ici dans un univers délibérément déconcertant, situé quelque part entre l'ombre et la lumière, à partir d'une sorte de couloir central: le *Hall of Time*. Il faut déjà avoir détaché sa ceinture...

Pas moins de 33 chambres différentes vous attendent dans ce motel du plaisir admis. Il y a même un grenier où traînent des objets disparates tirés de chacune des chambres; un moyen discret de retrouver son chemin vers la pièce qu'on souhaite visiter. Rien ne ressemble bien sûr à ce que l'on trouve habituellement dans un motel. Partout, omniprésent, le téléphone sonne; on entend des conversations saccadées. Des écrans de télé, des prises électriques pulsent comme autant de cœurs palpitants: en cliquant sur la prise — qu'on doit souvent chercher longtemps —, le visiteur revient au *Hall of Time* où une liste de symboles défile sur un point de fuite. On clique, on repart.

Un peu partout au hasard des chambres, on tombe sur des animations absolument déconcertantes de bonheur: le bureau de Phillip Marlow, le téléphone qui sonne, une vieille télé allumée dans un coin et sur laquelle vous pouvez visionner des «émissions» intéressantes, un studio d'enregistrement, la Voie lactée même. Parfois, Laurie Anderson apparaît. En se matérialisant sur une chaise, par exemple, elle s'anime pour livrer les premières lignes de *La Caverne*, de Platon. On l'entend chanter aussi: le cédérom offre une chanson en primeur, *Down in Soho*. Bref, c'est partout la surprise.

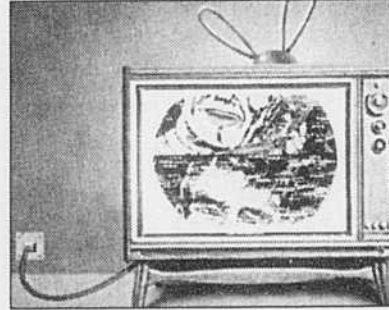
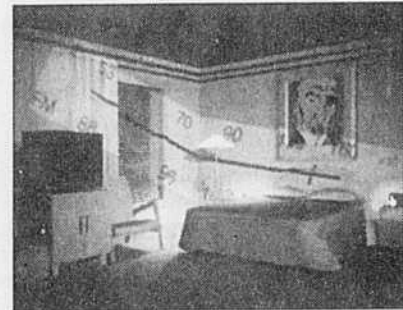


Laurie Anderson n'est pas la première venue. Depuis au moins 20 ans, elle sillonne le paysage de l'art actuel en s'amusant à multiplier ses visages tout autant que ses approches. Musicienne, rockeuse, photographe, cinéaste, elle fait aussi dans le commentaire politique et la conférence universitaire: c'est un oiseau rare.

L'œuvre qu'elle nous offre ici est une bénédiction du ciel, une sorte de petit chef-d'œuvre, n'ayons pas peur des mots.

L'ami lecteur aura compris que *Puppet Motel* est pour moi devenu une œuvre-fétiche que je ne peux regarder qu'en toute subjectivité depuis quelques semaines. La version «française» que nous en offre Gallimard est tout simplement recommandable; en anglais, la poésie de la langue de Laurie Anderson ne se laisse pas saisir facilement. Même si certains textes et les chansons de l'album sont livrés en anglais, les nombreuses interventions de Laurie Anderson en français charment par la sensualité de son accent. Vous le devinez, j'ai été conquis là aussi.

Evidemment, il y a le prix: c'est cher. Mais ça vaut le coup si on a bien compris dans quel langage déconcertant le message est livré. En d'autres mots, voilà un titre qui doit absolument trouver place près de l'ordinateur de tout explorateur (anciens ou nouveaux: même combat!) qui se respecte. Qu'on se le dise!



VITRINE DE LA VIDÉO

Sous Mars et l'Amérique

MARTIN BILODEAU

Les meilleurs films ne sont pas toujours ceux que vous retrouverez en dizaines d'exemplaires sur les tablettes des vidéoclubs. Les titres qui suivent risquent fort, en effet, de se faufiler discrètement entre les *Mars Attacks* et *My Fellow Americans*. Seul un regard attentif saura repérer:

CAUGHT

★★★★ 1/2

Nick (Arie Verveen), un jeune sans-abri, trouve refuge chez un poissonnier (Edward James Olmos) et sa femme (Maria Conchita Alonso). Le couple new-yorkais lui donne du travail et l'invite à dormir dans la chambre de leur fils unique (Steven Schub), qui se cherche une gloire à Los Angeles. Des liens se tissent et une idylle amoureuse naît entre Nick et la poissonnière, à l'insu du mari. L'arrivée imprévue de fiston, son insertion brutale au sein d'une dynamique triangulaire qui lui échappe, propulsent les quatre personnages dans la tragédie oedipienne.

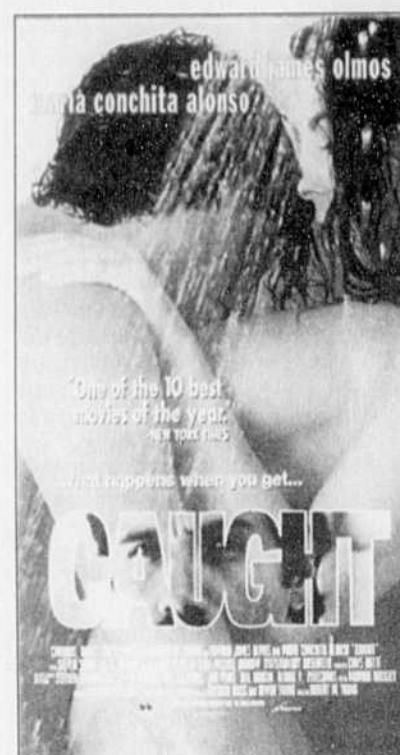
Construit comme une montée de fièvre, ce film de Robert M. Young, d'après le roman *Into It*, de Edward Pomerantz, échappe à toutes les étiquettes et nous entraîne dans les profondeurs abyssales de son étude psychologique, où le miel et le venin se mêlent, où la victime et le bourreau dorment dans le même lit. Cette tragédie rude et réaliste, pure et directe, est doublée d'un suspense captivant, où tout repose sur l'invisible, sur le conflit intérieur des personnages et sur les chemins périlleux qu'emprunte le scénario pour transformer en un clin d'œil des scènes banales en foudroyants coups de théâtre. Mise en garde: ne vous laissez pas dissuader par la jaquette racoleuse et l'étiquette «thriller érotique» qu'on a accolée mensongèrement à ce drame raffiné et somme toute assez pudique.

RIDICULE

★★★★

Arrosé d'une pluie de césars et fort d'une très belle carrière en salles commerciales, ici comme en France, *Ridicule* prend le chemin des tablettes sans vraiment perdre de sa verve et de son esprit. À la cour de Louis XV, l'honneur de chacun est une chose fragile: la compétition que se livrent ces aristocrates oisifs prend les allures de joutes verbales dont l'objectif est de coiffer l'adversaire de ridicule à coups de bons mots et de répliques vitrioliques assénées avec le sourire.

Le réalisateur Patrice Leconte (*Le Mari de la coiffeuse*, *Monsieur Hire*) a dessiné un portrait à la fois naïf et cynique d'un petit monde mesquin, limité ici à quelques figures — Madame de Blayac (Fanny Ardant), l'abbé de Vilecourt (Bernard Giraudeau), le Marquis de Bellegarde (Jean Rochefort) et sa fille Mathilde (Judith Godrèche) — entre lesquelles, à l'affût



d'un œil sympathique et redoutant les embuscades, se faufile Ponceludon de Malavoy (Charles Berling), gentilhomme éduqué venu de sa lointaine contrée plaider la cause de ses paysans décimés par la peste.

Leconte a réalisé un film élégant et spirituel, mis en images avec l'esprit caractéristique de son récit. Celui-ci perd cependant de son équilibre, à mi-parcours, lorsque le réalisateur érige en rempart contre le cynisme de la cour la sincérité des sentiments amoureux de son héros épris de Mathilde. Ce rempart d'innocence érigé au milieu d'un univers hostile est trop dramatiquement fragile pour lui tenir tête; la cause reste à entendre. Reste un exercice intelligent et racé, qui nage dans le délire d'une musique du langage enivrante.

TU AS CRIÉ: «LET ME GO»

★★★★

Ce très beau film-poème d'Anne Claire Poirier (*Mourir à tue-tête*, *Salut Victor!*) s'inscrit dans la démarche de deuil de la cinéaste écorchée par la mort brutale de sa fille Liane, jeune droguée et prostituée dont la police découvrait le corps assassiné dans une ruelle du Plateau, un matin gris d'octobre 1992. *Tu as crié: «Let Me Go»* est le cri d'amour chargé d'incompréhension et de douleur d'une femme qui, pour donner un sens à la vie, à sa vie, choisit de remonter le courant de sa douleur pour, après une dernière étreinte à sa fille, regagner le monde des vivants. Ainsi, Poirier circule entre les glaciers de l'indifférence pour interroger ceux qui connaissent — ou ont connu — l'abi-

me de la drogue, la perte d'un enfant ou des nuits de kamikaze. Sa fille lui sert de guide dans ce portrait multifacé d'une réalité vue à travers le regard de gens nantis, filmés de façon conventionnelle mais sans faux-fuyants. Ces témoignages sont intercalés d'images délicatement émoussées par un noir et blanc admirable, par ailleurs relevées par un texte d'une grande richesse — d'où se profile le style inimitable de la romancière Marie Claire Blais, qui a secondé Anne Claire Poirier dans sa volonté de mettre en mots l'indicible.

CITIZEN RUTH

★★★★ 1/2

Ce premier long métrage d'Alexander Payne possède un ton très singulier, qui sert à merveille la cause qu'il défend, soit celle de la jeune Ruth (très bonne Laura Dern), matelassée humaine complètement camée, enceinte d'un cinquième enfant et qui, à cause d'une décision du procureur local qui désire la poursuivre parce que son comportement met en jeu la vie de son fœtus, se retrouve prise en otage par le mouvement pro-vie, avant d'être rescapée par les pro-choix. Mais derrière les visages bien intentionnés de ses ravisseurs se cachent des esprits manipulateurs pour qui Ruth est davantage un symbole qu'un être humain.

Cette comédie burlesque, qui parle moins du droit à l'avortement que du droit de choisir librement, fonctionne parce que les deux camps qui s'opposent offrent beaucoup de matière comique. Incidemment, Payne ne rate aucune cible, qu'elle soit dans un camp ou dans l'autre. La démonstration finit cependant par lasser, les arguments à s'épuiser et la comédie à perdre de son entrain. Les personnages manquent de profondeur, les situations étant en mal d'avenues à explorer. Payne dirige son film vers une finale spectaculaire, absurde mais facile, une sorte de feu d'artifice d'où émergent, entre autres étoiles filantes, des personnages-minutes campés par Burt Reynolds et Tippi Hedren.

Autres nouveautés

Mars Attacks (**1/2), satire de Tim Burton sur la menace de la planète rouge, avec Jack Nicholson et Glenn Close en grotesque couple présidentiel: *My Fellow Americans* (**1/2), grosse comédie punchée sur les mésaventures de deux ex-présidents américains (Jack Lemmon et James Garner) en cavale; *Le Huitième Jour* (*1/2), très décevant second film du belge Jaco Van Dormael (*Toto le héros*), qui raconte l'amitié d'un cadre sans dynamisme (Daniel Auteuil) avec un trisomique heureux (Pascal Duquenne).

CENTRE NATIONAL DES ARTS, OTTAWA
FESTIVAL CANADA

40 ŒUVRES, 100 REPRÉSENTATIONS, 1 500 ARTISTES

OPÉRA
DON GIOVANNI

25, 27, 28 JUIN

BEN HEPPNER
EN CONCERT

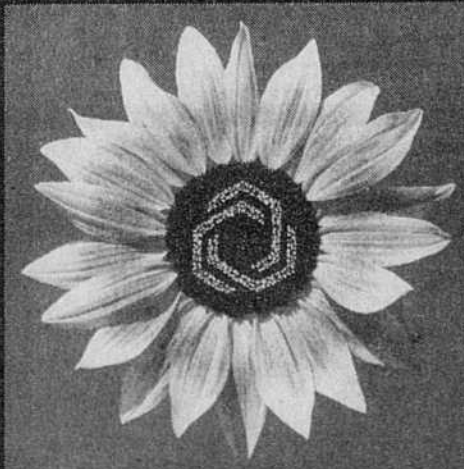
30 JUIN ET 2 JUILLET

ORATORIO
L'ENFANCE
DU CHRIST

18, 20, 21 JUIN

THÉÂTRE
CYRANO DE BERGERAC

26 - 28 JUIN

18 JUIN - 19 JUILLET
UNE FÊTE ESTIVALE DE
MUSIQUE, THÉÂTRE ET
DE VARIÉTÉS À OTTAWA!CABARET
LES HARDIS MOUSSAILLONS

9 - 12 JUILLET

CHŒURS
LES CHANTEURS
SAINT-CŒUR-DE-MARIE

21, 22 JUIN

LES PETITS CHANTEURS
DE TROIS-RIVIÈRES

22 JUIN

VARIÉTÉ
SALOME BEY

3 - 5 JUILLET

LA FAITH CHORALE

6 JUILLET

ET PLUS ENCORE!

LIGNE INFO-FESTIVAL DE BELL: 613.947.7000, #333

BILLETS AUX GUICHETS DU CNA OU AUPRÈS DE TICKETMASTER

613.755.1111

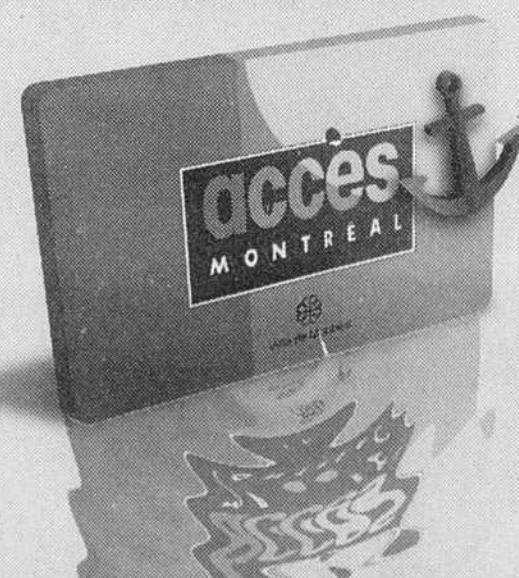
CENTRE NATIONAL DES ARTS
NATIONAL ARTS CENTRE

Présenté par

appuyé par The Ottawa Citizen
avec le soutien de VIA Rail Canada Inc.

THÉÂTRE CINÉMA

EXCURSIONS, VISITES ET CROISIÈRES ACTIVITÉS SPORTIVES CONCERTS-SPECTACLES

LA CARTE QUI VOUS
PERMET DE VOUS AMUSER AU
VIEUX-PORT, MAIS
QUI VOUS DÉFEND
DE PAYER CHER.La carte vous offre plus de 80 activités
différentes dont 12 au Vieux-Port:

- Amphi-Bus Tour
- Bateau-mouche au Vieux-Port
- Croisières du Port de Montréal inc.
- Croisières Nouvelle-Orléans
- Cinéma Imax
- Expéditions sur les rapides de Lachine - Saut-Moutons
- Festival Juste pour rire
- Pédalocation
- Quadricycle International
- S.O.S. Labyrinthe
- Théâtre de magie et d'illusion Houdini
- Vélo Aventure

La carte Accès Montréal, seulement 5 \$, seulement pour les Montréalais et les Montréalaises. Renseignez-vous au 87-ACCÈS, #610 ou à votre bureau Accès Montréal. <http://ville.montreal.qc.ca/fran/info/serv/cit/carteacc.htm>

MONTREAL
c'est toi ma ville!

SCIENTES MUSÉES

RESSOURCEMENT PERSONNEL SALONS, EXPOSITIONS ET FESTIVALS RÉCRÉATION

LES ARTS

DISQUES CLASSIQUES

À QUÉBEC

Au delà des résistances

Patricia Barber se tape dans la même semaine le Festival de jazz de Montréal et les Nuits Black de Québec

RÉMY CHAREST
CORRESPONDANT
À QUÉBEC

«J'ai passé toute ma jeune vie à résister à la musique», affirme posément Patricia Barber, pianiste et chanteuse hors catégorie, auteure d'un très bel album intitulé *Café Blue*, qui passera cette semaine par le Festival de jazz de Montréal et par les Nuits Black de Québec. Non pas qu'elle n'aimait pas la musique ou qu'elle s'y sentait mal à l'aise. Plutôt parce qu'elle l'aimait trop, qu'elle sentait bien que ce besoin profond finirait par l'emporter tout entière, pour le meilleur et pour le pire. En fin de compte, surtout pour le meilleur.

Son père, Floyd Barber, était saxophoniste dans le Glen Miller Band, un emploi du temps qui a laissé une marque profonde sur la jeune Patricia. «Il me jouait du saxophone quand j'étais petite. Vu que j'étais la seule de ses trois filles qui montrait un penchant pour la musique, il m'a aussi montré à jouer du piano. Mais j'ai combattu l'envie de faire du jazz: quand j'étudiais, je me voyais prof ou médecin, bien que la musique restait toujours là. À l'université, j'ai obtenu un diplôme en piano et en psychologie, ce dernier sujet étant un genre de porte de sortie. Et là, j'ai craqué, je me suis rendue à Chicago et je me suis mise entièrement à la musique.»

Tendances hybrides

Pas que la route ait été facile. Pendant une dizaine d'années, elle tire le diable par la queue — elle raconte avoir dû au moins une fois retourner toutes ses poches de pantalon pour trouver de quoi se payer à souper — avant de lancer un premier disque au tournant de 1990. Lancée de façon plus sérieuse, elle prend en 1992 un tournant qui donnera des caractéristiques plus distinctives à son travail.

«Au début de l'enregistrement de mon deuxième disque, *A Distortion of Love*, je me suis rendu compte que je ne voulais plus m'imposer de limites, que je voulais me permettre d'expérimenter comme je le voulais, quelles qu'en soient les conséquences financières. Et en fait, ça s'est mis à marcher de mieux en mieux.»

En plus de donner une ampleur rare à son travail de chanteuse (ne

s'arrêtant pas à la chansonnette, Barber sait passer du quasi-récitatif aux envolées improvisées, de l'articulation claire des mots au simple plaisir des élans en hauteur de la voix), la liberté artistique lui a gagné un niveau de confort respectable, la capacité de porter sa musique un peu partout dans le monde. Avec l'aide de sa nouvelle compagnie de disques, Premonition, dirigée par Mike Freedman.

«Le producteur de *A Distortion of Love* avait été très compréhensif quand j'avais pris mon tournant — mais peu après, il a été viré. Puis, la maison de disques Antilles a été vendue à Polygram et ce n'était plus ce que je voulais. Avec Premonition, la liberté artistique absolue est inscrite au contrat. C'est très rare, de nos jours. Mais c'est aussi nécessaire. Sheila Jordan, qui est une influence très forte sur mon travail, a travaillé à temps plein comme secrétaire jusqu'à l'âge de 58 ans, parce qu'elle voulait faire la musique telle qu'elle l'entendait et pas autrement. Aujourd'hui, à 68 ans, elle a une fraîcheur qui tient probablement au fait qu'elle n'a pas vendu son âme.»

Bien ancré dans le jazz, le style musical de Barber est toutefois un hybride de tendances, virant parfois vers le plus pop, jouant un peu du blues, gratant gentiment à la porte des musiques actuelles, visitant la musique grégorienne, en posant ses notes sur la poésie de Maya Angelou comme sur la prose de Virginia Woolf. La légende veut qu'elle se soit mise à combiner tout ça parce qu'elle ne trouvait pas de nouveautés à son goût dans les bacs des disques.

«C'était à voir avec mon niveau d'ennui, certainement. Il y a quelques années, j'étais entrée chez un disquaire avec de l'argent à flamber. Je cherchais quelque chose entre la pop alternative, le jazz et la musique contemporaine, mais la pop n'était pas assez sophistiquée, le jazz était trop scolaire, et le contemporain, trop moderniste et aride. Moi, je voulais tenter de réunir les qualités de tous ces genres.» Et vu qu'on n'est jamais si bien servi que par soi-même...

PATRICIA BARBER TRIO

Au Grand Théâtre de Québec
le 28 juin
Au Spectrum de Montréal le 29 juin

FRANÇOIS TOUSIGNANT

SCHUBERT — UCHIDA

Franz Schubert: Impromptus op. 90, D. 899, et op. 142, D. 935. Mitsuko Uchida, piano. Philips 456-245-2

Les versions de ces huit *Impromptus* — ou de ces deux sonates avortées, comme Schumann les appelait tendrement — sont relativement nombreuses au disque. Rubinstein, romantique à souhait, Brendel, décapant, Gavrillov, stupéfiant, Perahia, timide, Zimmermann, magicien... et j'en passe. Pourquoi alors vouloir en proposer une autre vision, ou s'en procurer une autre version? Parce que, dans les chefs-d'œuvre, il y a toujours la possibilité d'obtenir un nouvel éclairage.

La notion «enregistrement de référence» porte alors bien son nom. Il ne s'agit en effet que d'une référence, pas d'une version absolue. Tout prétendant au contraire avoue par le fait même son incapacité à évoluer, à sentir différemment, et se limite au confort stérile du suffisant «moi, je sais».

L'amateur de musique est bien trop curieux pour ne pas vouloir découvrir ce qu'une sensibilité autre que la sienne a à dire, tant dans la création que dans l'interprétation. Le plaisir (ou la déception, c'est selon) vient de cette critique confrontation entre la connaissance — de l'œuvre, du style, des autres «versions» ou lectures, de l'histoire, du contexte, etc. —, un sens du goût toujours en développement — ici, Proust, Joyce et Baudelaire sont de précieux maîtres — et une curiosité envers le plaisir de la découverte (à ne pas confondre avec celui de la complaisante reconnaissance des us).

Cette parution des deux recueils d'*Impromptus* de Schubert aurait pu passer inaperçue si la maison Philips n'en avait pas fait un battage publicitaire quelque peu racoleur. Il faut avouer que, dans ce cas, les éditeurs ont eu raison de tordre un peu le bras à un marché léthargique.

Mitsuko Uchida propose de ces pages une lecture d'une sensibilité absolument nouvelle, en ce sens que, sans préjugés sexistes, on sent la femme qui joue. Oui, il y a une intimité dans la manière de toucher le clavier, de faire ou de taire tel ou tel contre-chant, de souligner discrètement tel contour mélodique d'une

affection que l'on sent presque maternelle.

C'est cela qui est magnifique ici: on sent, dans l'articulation, la sonorité (et la magnifique prise de son qui rend l'acoustique chaude, vivante et un peu réverbérante de Musikverein de Vienne) et les tempos choisis comme une mère qui prend par la main son enfant et qui lui dit: viens, je vais te mettre au monde.

On l'aura compris, la tendresse subjugue. On peut être déçu de certaines erreurs qu'on n'a pas corrigées; peut-être ne sont-ce que des divergences d'éditions (comme dans le début de l'opus 90 n° 3?), ou qu'on ait alors pensé que la pensée était plus forte que la petite omission, que le petit détail mal réalisé? Il reste que ces légers accrocs sont un ajout sympathique à la grande musique ici jouée.

J'oserais même un autre cliché, celui du nipponisme. Il est attendrissant de faire un parallèle entre l'art de l'estampe japonaise et cette interprétation d'Uchida. Les mêmes demi-teintes, les mêmes lignes souples, et ce sens de la construction que centre tout le tableau sur un foyer bien précis quoiqu'évanescant. On redécouvre alors qu'une grande œuvre a mille et une facettes. Celle-ci a deux avantages: celui de la grande beauté et celui de la nouveauté subtile. Chez Schubert, quand c'est fait avec autant d'humilité, cela transporte toujours au paradis.

OPERA ARIAS — GLUCK, HAYDN, MOZART

W. A. Mozart: Voi che sapete; Dunque sperar poss'io — Il tenero momento; In qualio eccesso... Mi tradi; Dolce d'amor compagna; Batti, batti, o bel Masetto; Vedrai, carino; Ecco il punto — Non più di fiori. J. Haydn: Una donna come me; Ad un sguardo; Deh soccorsi un'infelice. C. W. Gluck: Oh, del mio dolce ardor; Non vi turbate; Che puro ciel; Che farò senza Euridice? Anne Sofie von Otter, mezzo soprano; The English Concert. Continuo et direction: Trevor Pinnock. Archiv 449 206-2

Disque vocal par essence, voici ce que propose Anne Sofie von Otter avec cette nouvelle parution Archiv. La nouvelle *seconda donna* a concoté son programme de longue date, y incorporant des airs qu'elle a déjà faits sur scène, voire enregistrés, et

PHILIPS Digital Classics Mitsuko Uchida Schubert Impromptus Op. 90 & Op. 142



d'autres dont elle sait pertinemment qu'elle ne les jouera jamais.

Elle se fait donc plaisir et nous rappelle un Chérubin toujours attachant ou un Orphée au pathétique réservé, loin de la facilité traditionnelle de la belle mélodie.

Toujours chez Gluck, deux airs assez surprenants par leur modernité, assez peu connus, qui mettent la cantatrice à l'honneur et nous font admirer les trésors de musicalité de la belle Suédoise. Que cette voix est magnifique, sans défaut dans tout le registre, d'une égalité parfaite et d'une émotion sans emphase! Après tout, nous sommes à la fin du XVIII^e siècle, à la limite de l'exacerbé dans le tragique et aux frontières de la bouffonnerie dans le comique.

Cela s'appelle le juste milieu, et comme plus souvent qu'autrement, Anne Sofie von Otter frappe juste dans le mille.

Chez Mozart, il est étonnant d'entendre une même voix faire Chérubin, Dona Elvira et Zerlina. Les constatations sont nettes: Chérubin est un peu plus âgé qu'avant, Dona Elvira doit bientôt arriver en scène (malgré quelques tout petits flottements dans certaines horribles gammes — Mozart aimait les pièges) et Zerlina reste pour le beau concert.

Seul irritant, l'*English Concert*. Trevor Pinnock accompagne bien, mais il semble se complaire à encore vouloir enlaidir la sonorité des instruments anciens. On sait pourtant maintenant que couleur particulière ne rime plus avec sonorité défective. Pourtant, le musicien en lui donne l'impression que son idée du timbre est arrêtée. Alors l'*English Concert* sonne mal, oui. Surtout en comparaison de la soliste. C'est pour elle que l'enregistrement vaut la peine, tant pour ses admirateurs que pour les autres.

KORNGOLD — WEIL — KRENEK

E. W. Korngold: concerto pour violon et orchestre en ré majeur, op. 35; K. Weil: Concerto pour violon et ensemble à vent, op. 12; E. Krenek: Concerto pour violon et orchestre n° 1, op. 29. Chantal Juillet, violon; Orchestre symphonique de la radio de Berlin. Dir.: John Mauceri. London 452 481-2



Toute une époque est représentée ici. Si on exclut le plus connu (et plus endisqué) concerto de Korngold, œuvre sans grand intérêt sinon par ses thèmes de films — ce à quoi d'ailleurs se limitent les commentateurs tant il n'y a rien à tirer d'autre de cette partition —, on entend plusieurs aspects de la modernité des années 20 dans toute leur splendeur, dont celui de l'expressionnisme allemand avec Krenek, dans ce premier enregistrement du concerto pour violon.

Les couleurs orchestrales sont souvent du même niveau que celle de Schoenberg à la même époque, et la tension chromatique — voire dodécaphonique — de la ligne préfigure déjà la série néoclassique que le même Schoenberg utilisera plus tard. On entend même une parenté avec Berg (celui de *Wozzeck* ou du concerto pour violon, écrit dix ans plus tard) qui prouve bien que ces idées étaient dans l'air. La musique, encore une fois, donne tort à ceux qui ont trop longtemps décrété comme antinaturelle cette évolution vers l'abandon tonal.

Curieux phénomène que Krenek ait néanmoins désavoué son concerto quelques temps après sa création, le jugeant trop «en retard sur l'esthétique actuelle». La musique est pourtant vraiment belle et passionnante, donnant à la soliste toutes les possibilités pour se faire brillamment valoir. Chantal Juillet ne dément pas, même si son instrument est parfois poussé dans ses derniers retranchements et grince alors un peu.

Le concerto de Weil appartient à ce groupe de compositions qui se veulent radicales dans leur rejet du romantisme et de ses valeurs alliant jazz et expressionnisme. Ici encore, l'image de Berg hante, le Berg du *Kammerkonzert*, écrit lui aussi après l'œuvre de Weil ou l'opus 9 de Schoenberg. Encore une fois, la perspective historique se modifie, faisant mieux apprécier le chef-d'œuvre et faisant découvrir des pièces remarquables.

Chantal Juillet joue cela avec le détachement voulu pour arriver à l'expression juste, et l'ensemble instrumental des vents est d'une somptuosité dont l'oreille ne se lasse pas. Solos de cor admirables, clarinettes veloutées, anches doubles sinistres ou ironiques, on se régale tour à tour. La prise de son remarquable sert le propos et la musique: on a le goût de réentendre ce disque.

Pour un don ou plus d'informations, composez sans frais 1-888-234-8533 Région de Montréal 514-257-8711

DÉVELOPPEMENT ET PAIX

EN PREMIÈRE SUR LA SCÈNE MONTRÉLAISE

Les Araignées du boui-boui de Pointe-de-l'Église, N.-É. PRÉSENTENT

Évangéline

Drame musical faisant revivre la célèbre histoire d'amour écrite par Henry Longfellow, il y a de cela 150 ans.

ADAPTÉ POUR LA SCÈNE PAR NORMAND GODIN

Le jeudi 3 juillet 20 h

Salle Pierre-Mercure
Centre Pierre-Péladeau

300, boul. de Maisonneuve Est Métro Berri-Uxue

Billets : 987-6919 BILLET : 18\$

Montréal Encore! CONGRÈS 1997

Fédération canadienne des associations de professeurs de musique

du 7 au 13 juillet 1997

Hôtel Delta, Montréal, 450 rue Sherbrooke Ouest

Concours de chant Della Pergola
Salle Pollack, 555 rue Sherbrooke Ouest

Concours de piano Cours de Maître

American Piano Quartet; Louis Quilico; Edith Della Pergola; Rémi Bouchard; Pierrette Alarie; Raoul Sosa; Clermont Pépin; Michel Franck; Michèle Royer; Eugene Plawutsky; Martin Foster; Boyanna Toyich; La Famille Laferrère-Doane; Bruce Pennycook; Jeff Jubinville; Jane Magrath; Donald Beattie; Mirreille Gagné; Julie Lamontagne

Billets en vente chez : Archambault Musique, 500 Est, rue Sainte-Catherine
Pianos Prestige, 6078, rue Sherbrooke Ouest

Informations: (514) 486-0486

N.B.

À LA CHAÎNE CULTURELLE FM DE RADIO-CANADA

www.radio-canada.com

100,9 CHICOUTIMI • 98,3 MONCTON • 100,7 MONTRÉAL • 102,5 OTTAWA-HULL • 95,3 QUÉBEC • 101,5 RIMOUSKI • 90,7 SHERBROOKE • 90,3 TORONTO • 104,3 TROIS-RIVIÈRES

NUIT DE JAZZ avec GILLES ARCHAMBAULT. Tout sur les saxophones ténors de Blue Note avec entre autres Wayne Shorter, Hank Mobley, Dexter Gordon et Joe Henderson. Ce soir dès 23 h 30

GILLES DUPUIS anime cet été **RENCONTRES EN MUSIQUE**. Des personnalités présentent des pages de musique qu'ils affectionnent particulièrement. Parmi ceux-ci : Jean-François Rivest, qui sera le premier invité, André Melançon, Claude Léveillé, Jacques Voyer et Guy Nadon. Réalisation : Diane Maheux. Dimanche à 10 h

Demain, Marie-Andrée Michaud célèbre le solstice d'été et nous présente des entrevues et des concerts enregistrés dans le cadre du Festival de Rencontres nordiques de Toronto. Réalisation : Simone Risgalla Fadel. Les Grandes Soirées de la chaîne culturelle FM Dimanche à 18 h 30

LA REVANCHE DES VILLES. Dix émissions, dix métropoles nord-américaines, dix découvertes des multiples strates de la vie urbaine. Une émission de Richard Duret et de Monique Lapointe. La Onzième Heure Du lundi au vendredi à 11 h

LA NUIT DE LA POÉSIE. Paroles des vivants et des morts. Les poètes Christine Germain, Hélène Monette, Cynthia Girard, Pauline Harvey, Claude Beausoleil, Yves Boisvert, Patrice Desbiens, Denise Boucher, Yvan Bienvenue, Jean-Pierre Lefebvre,

Raoul Duguay, Jean-Sébastien Larouche, Julie Laforme, Simon Jodoin, Christine Balta mêlent leurs voix à celles de Michel Garneau, Michelle Rossignol, Marcel Sabourin, Pierre Falardeau et Tony Tremblay qui interprètent Gaston Miron, Gilbert Langevin, Gilles Hénault et Fernand Dumont. Réalisation : Jean Gagnon Dans la nuit du lundi 23 au mardi 24 juin, entre 23 h et 6 h du matin

FESTIVAL HOMMAGE AUX ORCHESTRES DU QUÉBEC à 20 h tous les soirs de la semaine dans le cadre des Grandes Soirées de la chaîne culturelle FM.

ARTS

LA VITRINE DU DISQUE

John Fogerty sort enfin du marécage

SYLVAIN CORMIER

BLUE MOON SWAMP

John Fogerty
Warner

Demandez à Bruce Springsteen, celui que tant de gens ont bombardé sauveur du rock. Pour Bruce, c'est John Fogerty qui a sauvé le rock. C'est-à-dire qu'après la grande dérive psychédélique de 1966-1968, ce gars-là, un Californien de Berkeley à gueule de redneck qui rêvait de Memphis et de La Nouvelle-Orléans, a réinventé le rock de guitare à trois (ou quatre) accords avec son groupe Creedence Clearwater Revival (dit CCR). Entre 1968 et 1972, n'utilisant à peu près rien d'autre que des do, des mi mineur, des ré et des sol, Fogerty a écrit dix, vingt, trente tonnes absolument irrésistibles que tous les apprentis guitaristes pouvaient apprendre à jouer suffisamment rapidement pour ne pas avoir trop mal aux doigts. Des exemples? *Bad Moon Rising*: ré-la-sol. *Born On The Bayou*: sol-ré-mi mineur. *Travelin' Band*: mi-la-si. Et ainsi de suite.

Ces chansons-là, Fogerty ne les a pas jouées en spectacle depuis un quart de siècle, à de rares exceptions près. Parce qu'elles ne lui appartiennent plus. A cause d'un contrat signé trop jeune, il a été dépossédé. Pire, à la sortie de son formidable album solo *Centerfield*, qui signalait au milieu des années 80 un retour inespéré, le détenteur des droits (Saul Zaentz, par ailleurs producteur du film *Le Patient anglais*) le poursuivit pour s'être plagié lui-même, invoquant le ressemblance entre *Run Through The Jungle* et *The Old Man Down The Road*. Ecœuré, Fogerty bâcla un album agressif et amer (*Eye Of The Zombie*), puis abandonna le métier.

Quelques événements notables l'ont convaincu d'empoi-gner de nouveau sa fidèle Telecaster. Lors du jam qui suivit l'intronisation de CCR au Rock'n'Roll Hall Of Fame (présenté par un Springsteen extatique), Fogerty accepta de rapatrier en compagnie de Bruce quelques-uns de ses refrains perdus, dont *Green River* et *Who'll Stop The Rain*. Puis, en septembre 1995, au concert inaugural dudit Rock'n'Roll Hall Of Fame à Cleveland, il terrassa tout le monde en deux chansons-massues: *Fortunate Son* et *Born On The Bayou*. L'embargo était levé. Fogerty et les siens étaient réunis, quitte à enrichir ce salaud de Zaentz.

Enfin libre dans sa tête, Fogerty a plongé dans les eaux boueuses du Mississippi, remonté la route du blues et enregistré un revigorant nouvel album, intitulé *Blue Moon Swamp*, en référence au mélange de rockabilly elvisien et d'humidité marécageuse qui rendait la tambouille de CCR si ragoutante. Sans atteindre le niveau de perfection en trois minutes vingt des grands titres de CCR, c'est le disque d'un Fogerty heureux, débarrassé du rôle de victime, qui ose signer à 52 ans sa toute première chanson d'amour (*Joy Of My Life*, dédiée à sa femme) et qui se fait plaisir sans ambages.

Ce qui veut dire: s'adonner au rockabilly tel qu'on en jouait aux premiers jours du monde dans le studio des disques Sun: *Southern Streamline* et *Blue Moon Swamp* baignent dans les sons d'origine du rock comme des pèlerins dans les eaux sacrées du Gange. On en ressort tout frais, régénéré. Fogerty, de fait, se permet tout, et d'abord de ne pas trop chercher loin. Apparemment faciles aux premières écoutes, les boogies *Hot Rod Heart*, *Rambunctious Boy* et *Big Bad Boy* sont d'inépuisables bonbonnes de bonne humeur musclée en rythme 4/4. Mais ce sont les chansons où Fogerty retrouve le twang dégoulinant du temps de CCR, *Blueboy*, *Swamp River Dams* et surtout la torride *A Hundred And Ten In The Shade*, qui font le plus de bien. A cent quatre degrés à l'ombre, on a l'impression de voir Fogerty suer de bonheur. En évacuant le méchant à travers les gouttelettes salées.

ACROSS AMERICA

Art Garfunkel
Hybrid (EMI)

Ce disque m'attriste comme c'est pas disable. On y entend chanter Art Garfunkel lors d'une récente tournée solo à travers l'Amérique. Il a beau s'entourer de musiciens, excellents au demeurant (surtout Eric Wessberg aux guitares et mandoline), il a beau chanter merveilleusement, timbre pur parmi les timbres purs, la réalité de son destin le rejoint à chaque inflexion: il est tout seul. Plus terriblement *lonely* que Roy Orbison, orphelin abandonné sur les plus hautes

marches de la gloire, laissé-pour-compte du couple qui le définissait: le duo Simon & Garfunkel.

Paul Simon, son copain d'enfance à Brooklyn, on le sait, a prospéré. Normal, c'est lui qui tenait la guitare et le crayon. Et chantait tout aussi bien. Sa carrière est brillamment jalonnée: *Still Crazy After All These Years* a dessiné sur fond de piano Fender Rhodes les années 70, et son *Graceland*, nourri d'Afrique, a ouvert les années 80 aux rythmes du monde. Pendant ce temps, Garfunkel-la-cigale a continué de chanter jusqu'à ce que la bise vienne, interprète sans réelle fonction dans un monde d'auteurs-compositeurs-interprètes. Si quelques titres de bon goût ont émaillé son parcours, notamment *All I Know* (signée Jimmy Webb), *Bright Eyes*, *A Heart In New York*, et si quelques réunions douces-amères du duo ont ponctué le dernier quart de siècle, il n'y a pas eu de quoi se pêter les bretelles dans les fêtes de la famille Garfunkel.

Retrouver ainsi le doux Artie, génie de l'harmonie, confiné à chanter seul la mélodie de base des *Homeward Bound*, *A Poem On The Underground Wall*, *The 59th St. Bridge Song (Feel'n' Groovy)* et autres *Mrs. Robinson*, est carrément étrange à l'oreille: on entend la voix absente du compère plus que la sienne. Seuls les titres que Garfunkel chantait seul à l'époque, surtout *April Come She Will* et *Bridge Over Troubled Water*, trouvent grâce, et encore: à neuf titres de S&G sur seize, elles pataugent dans une ambiance de nostalgie rampante. Garfunkel ne reprend contenance que le temps d'un... duo, avec l'admirable James Taylor: leur version de *Crying In The Rain*, exquise ballade des Everly Brothers, donne en deux petites minutes la véritable mesure du grand frisé.

Autrement, c'est à pleurer. «Where have you gone, Joe DiMaggio? Joltin' Joe has left and gone away, hey hey hey...», chante désormais Garfunkel avec lui-même. C'est tout son drame: Mrs. Robinson est morte, et sa fille a divorcé.

AGRAM

Lena Willemark & Ale Müller
(ECM/BMG)

KILIM

Nikola Parov
(Rykodisc/Denon)

Si leurs fondements sont du côté du folklore et de la tradition distinctifs de tel ou tel pays, les musiques du monde montrent toutefois, depuis quelques années, des signes heureux d'éclatement, de fécondation interculturelle et d'ancrage dans la modernité, grâce à certains musiciens qui en font un matériau vivant, en évitant un respect trop muséal qui viendrait à figer ces sons dans le passé.

Musiciens renommés dans leur Suède natale, la chanteuse et violoniste Lena Willemark et le flûtiste, luthiste, harpiste (etc.) Ale Müller sont de cette famille. Combinant les chansons et musiques traditionnelles à un travail d'improvisation de fort calibre, en compagnie d'un groupe de musiciens chevronnés, ils livrent avec *Agram* un album saisissant, suite très forte de l'excellent *Nordan* (qui aurait bêtement été discontinué par le distributeur).

Marquée par le Nord et la présence de la mer, la musique qu'ils élaborent frappera l'auditeur d'ici par ses fortes parentés avec l'étrange folklore des îles Britanniques: avec lui, le folklore suédois partage une mélancolie apparemment infinie, rendue supportable par une sorte de résistance vivace à la dureté générale de l'existence. Probablement par la souplesse de l'improvisation, qui fait valser les mélodies de belle manière, la musique de Willemark et Müller offre aussi certaines sonorités moyen-orientales qui se marient surprenamment bien à ces sons venus du froid.

A la fois loin et proche des précédents, le multi-instrumentiste Nikola Parov offre sur son premier disque solo à être distribué hors de sa Hongrie natale (où il a entre autres travaillé avec Marta Sebestyen) un étrange amalgame celtico-balkanique. L'explication de cette réunion de tendances devient claire quand on sait que Parov est un des principaux musiciens de l'orchestre du Rivedance, ce spectacle celtique immensément populaire qui occupera le Centre Molson quatre soirs à la fin août. A l'image de ce spectacle qui tourne depuis deux bonnes années, il y a bien quelque chose de racoleur dans la musique de Parov, mais la richesse des combinaisons de tendances et la qualité du tissu musical qui en résulte sont trop grandes pour qu'on n'éprouve pas une certaine admiration devant ce très beau *Kilim*.

Rémy Charest

JAZZ ET BLUES

Le trombone protéiforme de Ray Anderson

SERGE TRUFFAUT
LE DEVOIR

Ray Anderson est un tromboniste protéiforme. Parce qu'un coup, il est plongé dans la *swamp* louisianaise, un coup dans l'urbanité new-yorkaise, un coup dans l'éclat, le plus moderne, un coup dans le blues. Jamais Ray Anderson ne cesse d'être original.

Toujours est-ce que c'est à cet homme de 44 ans que le Festival de jazz a demandé d'occuper la scène du Gesù au cours des cinq premières soirées. Qu'on lui accorde la possibilité d'établir son talent cinq soirs de suite est tout bêtement, tout simplement mérité. Amplement mérité.

Ray Anderson, on le sait peu, a beau avoir la quarantaine, et seulement la quarantaine, il est un musicien de grande expérience. Il a tout fait ou presque. Autrement dit, il a bien évidemment médité sur l'histoire du trombone en multipliant des clin d'œil à l'endroit de Jack Teagarden, Juan Tizol, J. J. Johnson et compagnie; il a abondamment expérimenté; il a repoussé les limites techniques de son instrument; il a signé d'excellents albums. Bref, il est rarement décevant.

Au cours de cette série, on va avoir l'occasion de l'entendre dans cinq contextes très différents entre eux. L'addition de ces derniers permettra, on s'en doute, d'avoir une idée plus nette de l'art confectionné par Ray Anderson. En fait, cette série est une chance.

Tout commencera en compagnie de Mark Elias à la basse et de Gerry Hemingway à la batterie. Ces deux-là sont de vieux complices de Ray. Ses premiers compagnons. Ceux avec lesquels il fonda Oashe au début des années 80. Ce soir-là, la musique devrait se conjuguer avec humour.

Le lendemain, soit le 27 juin, Anderson nous propose le tout-trombone. Le trombone sans formation rythmique. A ses côtés, on retrouvera Craig Harris, un militant de l'avant-garde, George Lewis, soit la facette complexe du trombone, et Gary Valente, connu notamment pour avoir ponctué les constructions sonores de Carla Bley.

Le samedi 28 juin, ce sera le blues et le gospel revus et modélisés en compagnie d'une musicienne trop méconnue, soit Amina Claudine Myers. Pianiste, organiste, cette femme est en quelque sorte une des éminences grises de l'AACM de Chicago. L'AACM est ce collectif de musiciens rassemblés autour de Richard Muhl Abrams et la bande du Art Ensemble of Chicago.

Pour la quatrième soirée, Anderson se présentera à la tête du Pocket Brass Band. Soit Bob Stewart au tuba, Jack Walrath à la trompette et Charlie Persip à la batterie. Que dire, si ce n'est que ce spectacle s'annonce original. Un tuba, un trombone, une trompette, c'est de l'insusé en vrac.

Enfin, pour sa dernière soirée, Ray Anderson a invité la bande à Bernard Primeau avec lequel il a enregistré un



Ray Anderson

WARING ABBOTT

très bon album. Un album paru sur le nom de Primeau. Un album comprenant passablement de compositions originales portant la signature de Bill

Mahar, le trompettiste de Primeau. La série Ray Anderson devrait être la série du jazz sous toutes les coutures.

PALMARÈS • DISQUES

Champigny

CLASSIQUE

1. CES ENFANTS D'AILLEURS, RICHARD GRÉGOIRE, ANALEKTA 6,95 \$
2. THE ENGLISH PATIENT, TRAME SONORE, GABRIEL YARED, PGS 18,95 \$
3. CARMINA BURANA, ORFÈ, DUTOIT, PGS 15,95 \$
4. THE VIENNA I LOVE, ANDRÉ RIEU, PGS 16,95 \$
5. FROM HOLLAND WITH LOVE, ANDRÉ RIEU, PGS 16,95 \$

JAZZ • BLUES • INTERNATIONAL

1. BLUE NOTE FESTIVAL '97, ARTISTES DIVERS, EMI 3,95 \$
2. LA LLORONA, LHASA DE SELA, SELECT 17,95 \$
3. CABO VERDE, CESARIA EVORA, BMG 15,95 \$
4. COLORS OF THE WORLD, ARTISTES DIVERS, ALLEGRO 4,95 \$
5. SAHRA, KHALED, PGS 17,95 \$

POP • FRANCOPHONE

1. CAMELÉON, LIANE FOLY, EMI 14,95 \$
2. 40 CHANSONS D'OR (2 DC), CHARLES AZNAVOUR, EMI 25,95 \$
3. CAP ENRAGÉ, ZACHARY RICHARD, SELECT 18,95 \$
4. DANS MA CHAIR, PATRICIA KAAS, SONY 15,95 \$
5. LES COPAINS D'ABORD (2DC), GEORGES BRASSENS, PGS 29,95 \$

POP • ANGLOPHONE

1. FLAMING PIE, PAUL MCCARTNEY, EMI 15,95 \$
2. ERA, ERA, PGS 17,95 \$
3. THE FIFTH ELEMENT, TRAME SONORE, ERIC SERRA, EMI 14,95 \$
4. BADUizm, ERIKAH BADU, UNIVERSAL 16,95 \$
5. GOSPEL OAK, SINÉAD O'CONNOR, EMI 8,95 \$

SUGGESTIONS

- | | | | | | |
|---|----------|---|----------|---|----------|
| THE FIVE SEASONS
Eddie Daniels
KOCH | 16,95 \$ | BEAUTIFUL LOVE
Eddie Daniels
KOCH | 16,95 \$ | TRESORS D'ARCHIV
Artistes divers (5 DC)
PGS | 27,95 \$ |
|---|----------|---|----------|---|----------|

4380, rue Saint-Denis

844-2587

Mail Champlain

465-2242

O C É A N

18, 19, 20, 21, 22 JUIN

25, 26, 27, 28, 29 JUIN À 20 H

J O I E

2 ET 3 JUILLET À 20 H

O R

REVIENDRA...

La Trilogie

DE POL PELLETIER

INAUGURE SON THÉÂTRE D'ÉTÉ 21 JUIN
Océan sera suivi des **SECRÉTAIRES PERCUTANTES**
GRANDE FÊTE • BILLETS 1/2 PRIX

LES VENDREDIS SOIR APRÈS
LE SPECTACLE POL PELLETIER
RENCONTRERA LE PUBLIC

JOIE

Bouleversant, sans complaisance, son récit fleuve coule torrentiel, comme une musique envoûtante dont on ne veut perdre un mot, une note, un son...

Ariane Emond, Le Devoir

O C É A N

Il y a eu la Duse, il y a eu Sarah Bernhardt, il y a maintenant Pol Pelletier, et elle est ici, dans nos murs, au 55 Prince.

Raymond Bernatchez, La Presse

O R

Magistralement, la créatrice touche à la beauté sacrée de l'art, (...). Elle prouve qu'en se jouant de l'éphémère, un acteur arrive parfois à toucher l'éternité.

Luc Boulanger, Voir

DIMANCHE PAYEZ CE QUE VOUS POUVEZ

15 ET 22 JUIN EN SOIRÉE

PAYEZ CE QUE

VOUS POUVEZ

OUVERTURE DES PORTES À 18 H

PREMIERS ARRIVÉS PREMIERS SERVIS

UN BILLET PAR PERSONNE PRÉSENTE

Océan sera suivi

d'un spectacle de Blues

RÉGULIER 25 \$ ÉTUDIANT, 3^e ÂGE 17 \$ GROUPE 15 \$

Billetterie: 876-1155

AU 55 PRINCE 55, rue Prince, Vieux-Montréal (coin Wellington) Métro Square-Victoria

Conception et collaboration: Aviram, Paul Bertrand, Meredith Caron, Jordan Delcher, Robbi Finkel, Claude Goyette, Brigitte Haeghe, Danielle Hotte, Michel Lajoie, François Laplante, Louise Lemieux, Hèné Mavromatis, Brie Mackay, Lynne McGee, Jocelyne Montpetit, Sylvie Morissette, Pol Pelletier, Caroline Russ, Gisèle Salino, Isabelle Villeneuve.



Idee originale de Robert Charlebois, Yvon Deschamps, Louise Forestier, Mouffe

à partir du 27 juin

avec
Claudine Coulombe
Marco Desgagné
Daniel Jean
François Lavoie
Jean-Benoît Tremblay
Julie Tremblay-Sauvé
François Parenteau
Gordon Wood

Direction artistique Mouffe

L'Estivage
en rappel

Centre Culturel de Belœil
600, rue Richelieu, Belœil

Billets en vente sur le réseau Admission au 790-1245 ou 1-800-361-4595
au Centre Culturel de Belœil 464-4772
forfaits souper-spectacle 446-2494

À LA TÉLÉVISION

SAMEDI

NOS CHOIX

UN CANADIEN À HONG-KONG

Reportage du sinologue Jules Nadeau et du réalisateur Jean-François Coulombe sur Macao la Portugaise, qui changera de statut en 1999. Cette enclave de 20 km carrés, où l'on consomme le porto et le poisson au curry, résistera-t-elle à l'assaut culturel chinois?

RDI, 19h30

CONCERT INTIME

La chaîne présente un concert de Daniel Lavoie, enregistré en 1993. Magique et nostalgique, nous dit-on.

MusiquePlus, 20h

MR BEAN

Valeur sûre si vous voulez vous déridier le sourcil. PBS-57, 21h

CINÉMA

AU PETIT ÉCRAN



RAIN MAN

(3) É.U. 1988. Drame psychologique de B. Levinson avec Dustin Hoffman, Tom Cruise et Valeria Golino. Son frère autiste ayant hérité de la fortune de leur père, un vendeur de voitures décide de l'enlever dans le but de faire valoir ses droits.

TQS 20h30

EXOTICA

(4) Can. 1994. Drame de mœurs de A. Egoyan avec Bruce Greenwood, Mia Kirshner et Don McKellar. Un étrange rapport existe entre un contrôleur des impôts et une danseuse qu'il rencontre régulièrement dans un cabaret à strip-teases.

CBC 21h

L'ASSASSIN CONNAÎT LA MUSIQUE

(4) Fr. 1963. Comédie policière de P. Chenal avec Paul Meurisse, Maria Schell et Sylvie Bréal. Pour trouver le calme nécessaire à son inspiration, un musicien commet plusieurs meurtres.

TQ 22h30

LES NOCES BARBARES

(3) Bel. 1987. Drame psychologique de M. Hansel avec Thierry Frémont, Marianne Basler et Yves Cotton. Après s'être échappé d'une pension pour défectifs mentaux, un jeune homme se souvient des étapes de sa vie d'enfant mal aimé.

SRC 22h45

DIMANCHE

NOS CHOIX

BONS BAISERS D'AMÉRIQUE

En Louisiane, Hélène Boudreaux défend le cajun; à Montréal, Dany Laferrière se promène dans le quartier haïtien et parle de la comédienne Mireille Métellus; l'animatrice Elisabeth Paradis s'entretient avec l'acteur Vincent Lindon et l'écrivaine et directrice du Devoir, Lise Bissonnette.

TV5, 19h30

LE SECRET DE JÉRÔME

Dans un petit village de la Nouvelle-Écosse, un couple sans enfant recueille un jeune inconnu trouvé inconscient sur la grève. Drame de Phil Comeau avec Myriam Cyr, Germain Houde et Remy Girard. Réalisé en 1994.

Radio-Canada, 20h

BOUILLON DE CULTURE

Les dossiers du petit écran Les invités de Bernard Pivot proposent leur réflexion sur la télévision. Ce sont Philippe Bouvard, Roland Cayrol, Pierre Péan, Christophe Nick et Dominique Walton.

TV5, 20h30

QUÉBEC... UN PEU...

BEAUCOUP... PASSIONNÉMENT

À l'approche de la Saint-Jean, la chaîne rediffuse cette histoire du nationalisme québécois tel que vu par Pauline Julien et Gérard Godin.

Canal D, 22h

CINÉMA

AU PETIT ÉCRAN



JULES ET JIM

(3) Fr. 1961. Drame de F. Truffaut avec Jeanne Moreau, Oskar Werner et Henri Serre. Deux amis aiment la même femme qui répond à l'amour de chacun d'eux.

SRC 22h45

LES INCORRUPTIBLES

(3) (The Untouchables) É.U. 1987. Drame policier de B. De Palma avec Kevin Costner, Sean Connery et Robert De Niro. A Chicago en 1930, l'agent fédéral Eliot Ness est chargé de mettre fin aux activités du mafioso Al Capone qui dirige un vaste réseau de contrebande.

TQS 21h

UN MONDE SANS PITIÉ

(3) Fr. 1989. Comédie de mœurs de E. Rochant avec Hippolyte Girardot, Mireille Perrier et Yvan Attal. Grand désabusé, un jeune homme prend la vie comme elle vient jusqu'au jour où il rencontre une jeune fille sérieuse dont il tombe amoureux.

TQ 21h

TILAI

(3) Fr. 1990. Drame de mœurs de I. Ouedraogo avec Rasmene Ouedraogo, Ina Cissé et Roukiétou Barry. Un jeune Africain a une liaison amoureuse avec la deuxième épouse de son père.

TQ 22h35

CANAUX	16h30	17h00	17h30	18h00	18h30	19h00	19h30	20h00	20h30	21h00	21h30	22h00	22h30	23h00	23h30
SPC	2 2 4	6 7 9	9 11 12	13											
TVA	4 5 6	7 8 9	10 11 13	40											
TQS	15 17 24	30 46													
CBC	5 6														
ABC	8 13														
NBC	3 8														
PBS	5 10														
ONT	33 57														
CABLE	24 26														
SE															
YTV															
RDI															
D															

Classification des films: (1) Chef-d'œuvre — (2) Excellent — (3) Très bon — (4) Bon — (5) Passable — (6) Médiocre — (7) Minable

LE DEVOIR

AGENDA CULTUREL

CINÉMA



ATWATER: Place Alexis-Nihon (935-4246) — **Speed 2: Cruise Control** 13h30, 16h10, 18h55, 21h35 — **Breaking the Waves** 13h35, 16h50, 20h — **Buddy** 13h30, 15h30, 17h30, 19h30, 21h30

BERRI: 1280, rue St-Denis (288-2115) — **Batman et Robin** 13h30, 16h15, 19h, 21h40 — **Le monde perdu: Jurassic Park** 13h40, 16h20, 19h, 21h30 — **Ça va clencher** 13h35, 16h10, 19h05, 21h35 — **Batman et Robin** 13h, 15h40, 18h40, 21h20 — **Le livre de la jungle** 2 13h10, 15h05, 17h05, 19h05 — **Le cinquième élément** 21h15

BOUCHERVILLE: 20, boul. de Mortagne (449-6404) — **Batman et Robin** 13h15, 15h50, 19h, 21h25 — **Ça va clencher** 13h30, 15h55, 19h15, 21h40 — **Le Mariage de mon meilleur ami** 13h25, 15h25, 17h25, 19h25, 21h20 — **Le livre de la jungle** 2 13h40, 15h50, 17h20, 19h30 — **Lucie Aubrac** 21h15 — **Speed 2: Cruise Control** 13h35, 16h10, 19h20, 21h45 — **Le cinquième élément** 13h10, 15h35, 19h10, 21h35 — **Le monde perdu: Jurassic Park** 13h05, 15h40, 19h, 21h25 — **The Lost World: Jurassic Park** 13h, 16h, 19h05, 21h30 — **La Comtesse de Batou Rouge** 19h35, 21h50 — **Buddy v.f.** 13h20, 15h20, 17h30 — **Batman et Robin** 13h45, 16h15, 19h15, 21h40

BROSSARD: 2150, Lapinière, Mail Champlain (465-5906) — **Buddy** 14h20, 16h20 — **The Fifth Element** 19h, 21h30 — **The Lost World: Jurassic Park** 14h, 16h30, 19h, 21h30 — **Le Mariage de mon meilleur ami** 14h15, 16h30, 19h10, 21h20 — **Le livre de la jungle** 2 14h25, 16h25, 19h05, 21h — **Lucie Aubrac** 14h30, 16h35, 19h05, 21h35 — **Buddy v.f.** 14h05 — **My Best Friend's Wedding** 14h, 16h15, 19h, 21h20 — **Speed 2: Cruise Control** 14h, 16h30, 19h, 21h30

CARREFOUR DU NORD: 900, boul. Grignon (436-4525) — **Panne fatale** 13h, 14h55, 16h50, 19h, 21h30 — **Batman et Robin** 13h, 15h30, 19h, 21h30 — **Le cinquième élément** 13h, 15h30, 19h, 21h30 — **Le Mariage de mon meilleur ami** 13h, 15h30, 19h, 21h30 — **Buddy v.f.** 13h, 14h55, 16h50 — **Extrase** 19h, 21h30 — **Le livre de la jungle** 2 13h, 14h55, 16h50, 19h — **L'amour, toujours l'amour** 21h30 — **Le monde perdu: Jurassic Park** 13h, 15h30, 19h, 21h30 — **Air bagnard** 13h, 15h30, 19h, 21h30 — **Ça va clencher** 13h, 15h30, 19h, 21h30

CARREFOUR LAVAL: 2330, Le Carrefour (688-3684) — **Lucie Aubrac** 13h40, 16h15, 19h05, 21h20 — **La Comtesse de Batou Rouge** 13h30, 15h30, 17h30, 19h30, 21h30 — **Ça va clencher** 13h30, 16h15, 19h, 21h35 — **Ça va clencher** 13h50, 16h30, 19h15, 21h50 — **The Lost World: Jurassic Park** 13h40, 16h20, 19h, 21h35 — **My Best Friend's Wedding** 13h50, 16h20, 19h05, 21h30

CAVENDISH: 5800, boul. Cavendish (485-7111) — **Addicted to Love** 13h45, 16h15, 19h30, 21h50 — **Con Air** 13h30, 16h15, 19h10, 21h35 — **Batman et Robin** 13h, 16h, 19h, 21h45 — **The Lost World: Jurassic Park** 13h05, 15h45, 19h05, 21h40 — **Batman et Robin** 13h, 16h, 19h, 21h45 — **Speed 2: Cruise Control** 13h15, 16h05, 19h10, 21h50 — **Buddy** 13h25, 15h50, 19h25, 21h30 — **My Best Friend's Wedding** 13h, 15h40, 19h05, 21h50

CENTRE EATON: 705, rue Ste-Catherine Ouest (685-5730) — **Batman et Robin** 12h40, 13h30, 15h45, 16h30, 18h45, 19h30, 21h45, 22h30, ven. sam. dim. 10h, 10h30, 12h40, 13h30, 15h45, 16h30, 18h45, 19h30, 21h45, 22h30, ven. sam. 24h30 — **Addicted to Love** 13h, 15h30, 18h30, 21h, ven. sam. 23h30, lun. jeu. 13h, 15h30, 21h35 — **Austin Powers: Man of Mystery** 12h50, 15h, 16h55, 19h10, 21h15, ven. sam. 23h40, mer. 12h50, 15h, 16h55, 21h15 — **Con Air** 13h15, 14h, 16h, 16h45, 19h, 19h45, 21h30, 21h25, ven. sam. 24h

CENTRE LAVAL: 1600, boul. Le Corbusier (688-7776) — **Con Air** 13h20, 13h30, 13h45, 15h45, 16h10, 16h30, 19h, 19h15, 19h20, 21h45, 21h45, ven. sam. dim. 11h, 13h20, 13h30, 13h45, 15h45, 16h10, 16h30, 19h, 19h15, 19h20, 21h40, 21h45, 21h55, ven. sam. 24h15 — **Addicted to Love** 13h40, 16h15, 19h10, 21h20, ven. sam. 23h30 — **Batman et Robin** 12h, 12h40, 13h30, 15h30, 15h45, 16h30, 18h45, 19h, 19h30, 21h45, 22h, 22h30, ven. sam. dim. 10h30, 12h, 12h40, 13h30, 15h30, 15h45, 16h30, 18h45, 19h, 19h30, 21h45, 22h, 22h30, ven. sam. 24h30, 24h45 — **Air Bagnards** 13h25, 15h50, 18h50, 21h15, ven. sam. dim. 11h10, 13h25, 15h50, 18h50, 21h15, ven. sam. 24h05 — **Panne fatale** 13h30, 15h55, 18h55, 21h25, ven. sam. dim. 11h05, 13h10, 15h55, 18h55, 21h25, ven. sam. 23h50

CINÉMA ANGRIGNON: 7077, boul. Newman, Lasalle (666-2463) — **Air Bagnards** 13h30, 16h20, 19h20, 22h, ven. sam. dim. 10h35, 13h10, 16h20, 19h20, 22h, ven. sam. 24h05 — **Con Air** 13h20, 14h, 16h, 16h45, 19h, 19h35, 21h45, 22h20, ven. sam. dim. 10h45, 13h, 13h20, 14h, 16h, 16h45, 19h, 19h35, 21h45, 22h20, ven. sam. 24h10 — **Addicted to Love** 13h45, 16h15, 19h10, 21h40, ven. sam. 23h55, 19h15, 19h20, 21h40, ven. sam. 24h15 — **Gone Fishin'** 13h30, 16h50, 19h25, 22h10, ven. sam. dim. 11h05, 13h10, 15h55, 19h25, 22h10, ven. sam. 24h10 — **Batman et Robin** 12h40, 13h30, 15h45, 16h30, 18h45, 19h20, 21h35, 22h45, ven. sam. dim. 10h30, 12h40, 13h30, 15h45, 16h30, 18h45, 19h20, 21h35, 22h30, ven. sam. 24h15

CINÉPLEX CENTRE-VILLE: 2001, rue Université (849-3456) — **Panette** 13h40, 19h10 — **L'Âge des Possibles** 16h20, 21h25 — **Buddy v.f.** 13h30, 15h30 — **The English Patient** 17h25, 21h — **Ça va clencher** 13h45, 16h15, 19h10, 21h40 — **Kama Sutra** 13h40, 16h, 19h10, 21h35 — **Intimate Relations** 13h45, 16h10, 19h15, 21h15 — **The Fifth Element** 16h20, 19h05, 21h30 — **L'amour est un pouvoir sacré** 13h30 — **Batman et Robin** 14h, 16h30, 19h, 21h40 — **Batman et Robin** 14h, 16h30, 19h, 21h40 — **Anna Karenine** 13h50, 16h15, 19h05, 21h50

COMPLEXE DESJARDINS: 1, Place Desjardins (288-3141) — **Lucie Aubrac** 13h20, 16h, 19h, 21h30 — **Le Mariage de mon meilleur ami** 13h, 15h30, 17h20, 19h30, 21h40 — **La Comtesse de Batou Rouge** 13h05, 15h15, 17h25, 19h35, 21h35 — **Bernie** 13h10, 15h15, 17h15, 19h25, 21h35

DAUPHIN: 2396, rue Beaubien Est (721-6060) — **Le monde perdu: Jurassic Park** 13h, 16h, 19h, 21h40 — **Lucie Aubrac** 13h30, 16h15, 19h15, 21h30

DORVAL: 260, Dorval (631-8585) — **Batman et Robin** 12h, 15h30, 19h, 22h — **Speed 2: Cruise Control** 13h, 16h20, 19h20, 21h50 — **Con Air** 13h30, 16h10, 19h10, 21h40 — **The Lost World: Jurassic Park** 12h30, 16h, 19h45, 21h30

EGYPTIAN: 1455, rue Peel (843-3112) — **Speed 2: Cruise Control** 14h, 16h30, 19h, 21h30 — **Pillow Book** 14h, 16h25, 18h50, 21h20 — **Lovel Valour!** Compassion! 14h10, 16h25, 18h50, 21h15

FAMOUS PLAYERS GREENFIELD PARK: 993, boul. Taschereau (672-2375) — **Addicted to Love** 13h20, 16h20, 19h10, 21h45, ven. sam. 23h50 — **Batman et Robin** 12h40, 13h30, 15h45, 16h30,

18h45, 19h, 21h45, 22h30, ven. sam. dim. 10h30, 12h40, 13h30, 15h45, 16h30, 18h45, 19h, 21h45, 22h30, ven. sam. 24h30 — **Con Air** 13h45, 16h30, 19h15, 21h55, ven. sam. dim. 11h, 13h45, 16h30, 19h15, 21h55, ven. sam. dim. 11h, 13h45, 16h30, 19h15, 21h55, ven. sam. 24h15 — **Air Bagnards** 13h30, 16h10, 19h, 21h40, ven. sam. dim. 10h40, 13h30, 16h10, 19h, 21h40, ven. sam. 24h

FAMOUS PLAYERS POINTE-CLAIRE: 185, Hymus (697-8095) — **Addicted to Love** 13h, 15h50, 19h10, 21h25, ven. sam. 23h45 — **Con Air** 12h15, 13h15, 15h, 16h, 19h, 19h40, 21h30, 22h, ven. sam. 24h, 24h15 — **Batman et Robin** 12h40, 13h30, 15h45, 16h30, 18h45, 19h30, 21h45, 22h30, ven. sam. 24h30

FAUBOURG STE-CATHERINE: 1616, rue Ste-Catherine Ouest (932-2230) — **The Lost World: Jurassic Park** ven. sam. dim. lun. mar. 13h30, 16h10, 18h50, 21h25, mer. 13h30, 16h10, 21h30, jeu. 13h30, 16h10, 21h40 — **My Best Friend's Wedding** 13h40, 16h, 19h, 21h15 — **My Best Friend's Wedding** 14h, 16h30, 19h15, 21h30 — **Ulee's Gold** 14h10, 16h40, 19h05, 21h40, mer. 14h10, 16h40, 21h40

GALERIES LAVAL: 1545, boul. Le Corbusier (849-3456) — **Le livre de la jungle** 2 13h15, 15h15, 17h15, 19h15 — **Le cinquième élément** 21h15 — **Speed 2: Cruise Control** 13h, 15h45, 18h50, 21h30 — **Batman et Robin** 13h, 15h45, 18h40, 21h20 — **Batman et Robin** 13h30, 16h15, 19h, 21h45 — **Speed 2: Cruise Control** 13h30, 16h15, 19h, 21h45 — **Le monde perdu: Jurassic Park** 13h15, 16h30, 19h05, 21h40 — **Buddy v.f.** 13h10, 15h10 — **Le monde perdu: Jurassic Park** 19h05, 21h40 — **Buddy** 17h05 — **Le Mariage de mon meilleur ami** 13h45, 16h20, 19h10, 21h25

LANGELLIER: 7305, rue Langellier (255-5482) — **Le livre de la jungle** 2 13h05, 15h05, 19h05 — **L'amour, toujours l'amour** 17h05, 21h05, ven. sam. 23h05 — **Buddy v.f.** 13h15, 15h10, 17h05 — **Le cinquième élément** 19h, 21h25, ven. sam. 23h40 — **Le monde perdu: Jurassic Park** 13h30, 16h, 19h05, 21h35, ven. sam. 23h55 — **Ça va clencher** 13h, 15h30, 19h10, 21h40, ven. sam. 23h50 — **Le Mariage de mon meilleur ami** 13h, 15h05, 17h10, 19h15, 21h20, ven. sam. 23h25 — **Batman et Robin** 13h15, 15h55, 19h, 21h30, ven. sam. 23h50

LOEWS: 954, rue Ste-Catherine Ouest (861-7437) — **Batman et Robin** 12h, 12h30, 15h10, 15h30, 18h30, 19h, 21h20, 22h, ven. sam. 24h, 24h45 — **Con Air** 13h, 15h45, 18h45, 21h15, ven. sam. 23h45 — **Breakdown** 12h30, 14h40, 17h, 19h15, 21h30, ven. sam. 23h30, mer. 12h30, 14h40, 17h, 21h30 — **The Saint** 13h30, 15h50, 18h50, 21h40, ven. sam. 24h15, jeu. 13h10, 15h50, 21h40

LONGUEUIL: 825, rue St-Laurent Ouest, Centre Commercial (679-7451) — **Le monde perdu: Jurassic Park** 13h15, 16h, 19h10, 21h45 — **Batman et Robin** 13h30, 16h15, 19h20, 22h — **Batman et Robin** 13h, 15h45, 19h, 21h35 — **Ça va clencher** 13h05, 15h30, 18h55, 21h30 — **Ça va clencher** 13h45, 16h30, 19h25, 21h55

PALACE: 698, rue Ste-Catherine Ouest (866-6991) — **Volcano** 12h40, 15h, 17h, 19h05, 21h20, ven. sam. 24h25 — **Murder at 1600** 12h50, 15h10, 17h20, 19h30, 21h45, ven. sam. 24h20 — **Jerry Maguire** 12h15, 14h55, 18h30, 21h10, ven. sam. 23h50, mer. 12h15, 14h55, 21h10 — **Donnie Brasco** 12h, 14h40, 18h20, 21h, ven. sam. 23h40, jeu. 12h, 14h40, 21h — **Devil's Own** 12h30, 14h50, 17h10, 19h20, 21h40, ven. sam. 24h10 — **Anacond** 12h20, 14h30, 16h40, 18h50, 21h30, ven. sam. 24h

PARISIEN: 480, rue Ste-Catherine Ouest (866-3856) — **Un été à la Goulette** 13h10, 15h40, 19h25, 21h25, jeu. 13h10, 15h40, 21h25 — **Menteur menteur** 13h15, 15h30, 19h20, 21h15, mer. 13h15, 15h30, 21h15 — **Kolya (sous-titres français)** 13h, 15h45, 19h15, 21h20 — **Chamane** 13h45, 16h20, 19h40, 22h — **Divan** en 19h35 (sous-titres français) 13h40, 16h30, 19h35, 21h50 — **Air Bagnards** 13h30, 16h10, 19h, 21h40 — **Trois vies et une seule mort** 13h25, 16h05, 19h05, 21h35

PLAZA CÔTE DES NEIGES: 6700, Côte-des-Neiges (849-3456) — **Speed 2: Cruise Control** 13h15, 15h55, 19h, 21h35 — **The Lost World: Jurassic Park** 13h05, 15h45, 18h50, 21h30 — **Austin Powers: Man of Mystery** 13h30, 16h10, 19h20, 21h20 — **Con Air** 13h25, 16h05, 19h15, 21h35 — **My Best Friend's Wedding** 13h20, 16h, 19h10, 21h40 — **Batman et Robin** 13h, 15h40, 18h45, 21h25 — **The Fifth Element** 13h10, 15h50, 18h55, 21h30

POINTE-CLAIRE: 6341, Route Transcanadienne (630-7286) — **My Best Friend's Wedding** 13h50, 16h20, 19h, 21h20 — **My Best Friend's Wedding** 13h50, 16h20, 19h, 21h20 — **Buddy** 16h30, 19h — **The Fifth Element** 14h, 21h10 — **Speed 2: Cruise Control** 13h30, 16h10, 18h50, 21h25 — **Speed 2: Cruise Control** 13h45, 16h30, 19h15, 21h45 — **The Lost World: Jurassic Park** 13h30, 16h15, 19h, 21h35

STE-THERÈSE: 300, rue Sicaud (979-3866) — **Le monde perdu: Jurassic Park** 13h30, 16h, 19h05, 21h35, ven. sam. 23h55 — **Le Mariage de mon meilleur ami** 13h, 15h05, 17h10, 19h15, 21h20, ven. sam. 23h25 — **Batman et Robin** 13h15, 15h55, 19h, 21h30, ven. sam. 23h50 — **Panne fatale** 19h15, 21h15, ven. sam. 23h15 — **Buddy v.f.** 13h15, 15h15, 17h15 — **Le cinquième élément** 13h, 15h30, 19h10, 21h40, ven. sam. 23h55 — **Air bagnard** 13h, 15h05, 17h10, 19h15, 21h25, ven. sam. 23h30 — **Le livre de la jungle** 2 13h05, 15h05, 17h05 — **L'amour, toujours l'amour** 17h05, 21h05, ven. sam. 23h05 — **Ça va clencher** 13h, 15h30, 19h10, 21h40, ven. sam. 23h50

TERREBONNE: 1971, Chemin du Coteau (849-3456) — **Le cinquième élément** 13h, 15h30, 19h10, 21h40, ven. sam. 23h55 — **Le monde perdu: Jurassic Park** 13h30, 16h, 19h05, 21h35, ven. sam. 23h55 — **Batman et Robin** 13h15, 15h55, 19h, 21h30, ven. sam. 23h50 — **Panne fatale** 19h05, 21h05, ven. sam. 23h05 — **Le livre de la jungle** 2 13h05, 15h05, 17h05 — **Buddy v.f.** 13h15, 15h15, 17h15 — **Volcan** 19h15, 21h15, ven. sam. 23h15 — **Le Mariage de mon meilleur ami** 13h, 15h05, 17h10, 19h15, 21h20, ven. sam. 23h25 — **Ça va clencher** 13h, 15h30, 19h10, 21h40, ven. sam. 23h50 — **Air bagnard** 13h, 15h05, 17h10, 19h15, 21h25, ven. sam. 23h30

VERSAILLÉS: 7275, rue Sherbrooke Est (353-7880) — **Batman et Robin** 13h, 16h, 19h, 22h, ven. sam. 24h40 — **My Best Friend's Wedding** 13h35, 16h35, 19h30, 21h50, ven. sam. 24h10 — **Con Air** 13h30, 16h20, 19h25, 22h10, ven. sam. 24h35 — **Air Bagnards** 19h45, 19h15, 21h45, ven. sam. 24h15 — **Buddy** 13h15

CINÉMA STE-FOY: 2500, boul. Laurier (418-656-0592) — **Batman et Robin** 13h40, 16h35, 19h20, 22h — **Ça va clencher** 13h40, 16h25, 19h10, 21h55 — **Le monde perdu: Jurassic Park** 13h30, 16h15, 19h, 21h40

GALERIES CAPITALE: 5401, boul. des Galeries (418-628-2455) — **Con Air** 13h45, 16h30, 19h15, 21h55, ven. sam. 24h10 — **My Best Friend's Wedding** 13h, 15h40, 18h55, 21h30, ven. sam. 23h45 — **Le Mariage de mon meilleur ami** 12h45, 15h, 17h15, 19h25, 21h40, ven. sam. 24h05 — **Air Bagnards** 13h30, 14h, 16h20, 16h45, 19h10, 19h30,

21h50, 22h15, ven. sam. dim. 11h, 13h30, 14h, 16h20, 16h45, 19h10, 19h30, 21h50, 22h15, ven. sam. 24h15, 24h35 — **Batman et Robin** 12h30, 12h40, 13h30, 15h30, 15h45, 16h30, 18h45, 19h, 19h30, 21h45, 22h, 22h30, ven. sam. dim. 10h30, 14h30, 14h40, 13h30, 15h30, 15h45, 16h30, 18h45, 19h, 19h30, 21h45, 22h, 22h30, ven. sam. 24h30, 24h45 — **Panne fatale** 14h30 — **Menteur menteur** 13h45, 15h55, 19h20, 21h25, ven. sam. dim. 11h30, 13h45, 15h55, 19h20, 21h25, ven. sam. 23h50

PLACE CHAREST: 500, rue Du Pont (418-529-9745) — **Batman et Robin** 13h15, 16h, 19h, 21h30 — **Buddy v.f.** 13h35 — **L'amour, toujours l'amour** 16h50, 19h20, 21h30 — **Le livre de la jungle** 2 13h30, 15h40, 18h45, 21h — **Air bagnard** 14h, 16h30, 19h25, 21h50 — **Le cinquième élément** 13h40, 16h20, 19h10, 21h45 — **Le Mariage de mon meilleur ami** 13h45, 16h45, 19h10, 21h25 — **Ça va clencher** 14h, 16h30, 19h25, 21h50 — **Le monde perdu: Jurassic Park** 13h35, 16h15, 19h15, 21h45

CINÉMAS RÉPERTOIRES

CINÉMA DU PARC: 3575, ave du Parc (287-7272)

CINÉMA ONF: 1564, rue St-Denis (496-6895)

CONSERVATOIRE: 1400, boul. De Maisonneuve Ouest (848-3878)

GOETHE INSTITUT: 418, rue Sherbrooke Est (499-0159)

IMPÉRIAL: 1430, rue De Bleury (848-0300)

PARALLÈLE: 3682, boul. St-Laurent (843-6001)

THÉÂTRE NATIONAL: 1220, rue Sainte-Catherine Est (521-0025)

ATELIERS GALERIES

ART DÉPÔT: 49868, Queen Mary (737-5700) — Du 11 juin au 1er septembre: «Le Groupe d'Art Dépôt», exposition collective

ARTICLE: 4001, rue Berri, # 105 (842-9686) — Du 15 mai au 29 juin: «They all fall down», installation de Lynne Yamamoto et vidéos de Toby MacLennan

ASSOCIATION QUÉBEC-FRANCE: 25, rue Saint-Pierre, Québec (418-528-7149) — Jusqu'au 31 juillet: «Charles de Gaulle, 30 ans après, je me souviens»

ATELIER DE ZÉRO ZOO: 3615, rue St-Denis (843

LES ARTS

COURRIER

Les Maisons de la culture: lieux de diffusion méconnus et boudés par la critique

Cette lettre s'adresse à monsieur Bernard Lamarche en rapport à sa chronique du 24 mai dernier sur l'exposition Buenos-Aires-Montréal, présentée à la Maison de la culture Côte-des-Neiges. L'objet de ma critique ne porte pas sur le commentaire de l'exposition elle-même (somme toute fort élogieux) mais bien sur l'introduction de l'article en question qui, selon moi, témoigne d'un jugement péjoratif sur le mandat et l'action des Maisons de la culture de Montréal.

D'emblée, monsieur Lamarche postule que les Maisons de la culture ont adopté un «virage communautaire» et que le cycle des expositions présente «des fluctuations extraordinaires pour ce qui est de la nature des objets présentés». Selon monsieur Lamarche, le pluralisme des tendances esthétiques affichées par les Maisons va «du plus vénérable artisanat (sic) au non moins considérable design» et ouvre la voie «à des artistes n'appartenant pas à la catégorie des professionnels de l'art, ce qui est pro-

blématique». De tels propos méritent, bien sûr, d'être corrigés.

Premièrement, en parlant de «l'annonce d'un virage communautaire», nous aimerions savoir sur quel document ou sur quelles observations s'appuie la critique pour avancer une telle affirmation? Selon des sources consultées et après avoir analysé la programmation des Maisons de la culture, il apparaît que celles-ci favorisent toujours les professionnels de l'art et que l'ensemble des dossiers est examiné et évalué par des comités d'expertise. Le problème, je crois, provient du fait que monsieur Lamarche confond «action communautaire» et «lieux de diffusion locale».

L'originalité de Montréal est d'avoir créé un réseau d'équipements culturels sur la base d'une unité territoriale: le quartier. C'est en effectuant des transformations au niveau de l'infrastructure même de la diffusion artistique (l'approche par la décentralisation) que les Maisons de la culture ont permis une plus gran-

de présence et visibilité de l'art dans tout le tissu urbain. Or, la décentralisation n'est pas une stratégie dont le but visé est la baisse de la qualité artistique mais plutôt un mode de développement du produit artistique et des publics. D'ailleurs, cette prise de conscience n'est pas nouvelle, ni au Québec, ni ailleurs dans le monde.

Autre confusion de monsieur Lamarche, il met en contradiction dans son article «pluralisme artistique et hiérarchisation artistique». Or, il devient évident qu'à notre époque ce clivage n'a plus de sens. Plusieurs critiques d'art et sociologues attestent que la pratique artistique est aujourd'hui marquée par une hétérogénéité et une diversité de courants légitimant plusieurs variétés de capital culturel. C'est pourquoi nous nous interrogeons sur le fait que le programme des Maisons de la culture «s'adapte souvent bien mal au cadre strict qu'annonce le titre de notre colonne hebdomadaire» tel qu'il a été écrit.

Certes, il est vrai que les Maisons de la culture élaborent leur programmation en tenant compte des milieux dans lesquels elles évoluent. Mais est-ce un défaut? En plus de valoriser

une grande variété de disciplines artistiques dont l'art contemporain, leur intervention repose sur des considérations éducatives et sociales. Tout comme vous avez apprécié l'exposition sur l'art argentin à Côte-des-Neiges, il y aurait lieu d'en couvrir davantage sur l'ensemble du réseau au lieu d'alimenter les préjugés envers une institution qui s'est solidarisée dès sa création avec les autres établissements culturels à la promotion et à la diffusion de l'art contemporain.

Quand au «cadre strict» de votre chronique, cela nous amène à nous questionner plus largement sur le choix éditorial des critiques actuels en arts visuels dans les quotidiens et les hebdomadaires.

En tant que critique, avec l'honnêteté intellectuelle que cela suppose et peut-être le goût d'une ouverture ou d'une équité face aux différents lieux de diffusion que vous devez couvrir, pourquoi les Maisons de la culture (qui offrent une centaine d'expositions par année sur le territoire) n'ont-elles pas à vos yeux la même place, la même crédibilité ou la même reconnaissance que les musées, galeries, centres auto-gérés, etc...?

Jean Paquin
Professeur d'histoire de l'art au cégep André-Laurendeau, est l'auteur de *Art, public et société. L'expérience des Maisons de la culture de Montréal* (HMH, 1996). Il est un agent culturel au réseau des Maisons de la culture

Réponse

Vous remerciant de l'intérêt que vous portez à cette chronique, permettez moi d'apporter des précisions importantes qui rétabliront la teneur de mes remarques au sujet des Maisons de la culture (MC).

Vous omettez de considérer mon souci de ne pas «porter atteinte à la qualité des productions qu'un tel programme défend». Je qualifiais cette ouverture de défendable à plus d'un point de vue et les MC de lieux de diffusion indispensables. Ma chronique, intitulée «Arts visuels», implique que certains événements ne puissent y être couverts, ce qui ne revient pas, comme vous le prétendez, à «alimenter des préjugés largement véhiculés et entretenus par le milieu de l'art envers les Maisons de la culture». C'est une question de compatibilité que je soulignais, sans plus.

Si les sources sur lesquelles je m'appuie pour parler de l'«amorce» d'un virage communautaire ne sont point écrites, l'information ne provient pas moins d'observations confirmées lors de discussions avec des gens qui, dans le réseau des MC, jouent des rôles similaires à celui que vous avez déjà tenu.

Sans égard à l'honnêteté intellectuelle dont vous m'accusez d'être dépourvu, vous évincez une précision clairement formulée: l'écart entre le type de productions culturelles que ce réseau à l'occasion défend et celles que la chronique permet d'inclure. Aucunement je n'établissais de critères absolus.

Si les MC favorisent encore les artistes professionnels, elles ne le font pas toujours (pour reprendre vos termes). Parmi la centaine d'expositions présentées dans les MC, un bon nombre ne sont pas d'art visuels ou d'arts plastiques. De ce nombre déjà réduit, il serait hors de question de les couvrir toutes.

Vous oubliez que si cynisme il y avait dans mon article, c'est précisément envers la hiérarchisation des productions visuelles par l'histoire de l'art (politique, contrairement à ce que vous dites, toujours en vigueur). Des discours construisent toujours une différenciation (contestée par plusieurs domaines disciplinaires et non la seule sociologie, discipline dont vous vous réclamez) entre les «beaux-arts» et les arts «populaires». Or ce «clivage», je ne le reconduis pas. De «critère de vérité» je n'use pas. Et le seul critère qui s'impose a priori exige que les événements que je couvre soient d'art visuels. Vous opérez un déplacement suspect pour ce qui est de la cible avouée de ma critique. En aucun moment je ne laisse entendre que les MC ne diffusent pas l'art contemporain. J'insiste plutôt sur le fait qu'elles proposent une multitude de pratiques dont je ne peux tenir compte hebdomadairement.

Il est une chose de reconnaître l'importation critique dans le champ des arts visuels de différentes pratiques, moins valorisées, et une autre de prôner une ouverture tous azimuts qui, au nom du pluralisme ambiant, n'arriverait plus à «disposer», en toute honnêteté, de certaines pratiques. À votre tour, vous confondez resserrement de corpus et «boudage». Cruciale est la différence entre résister à ce pluralisme et se fermer aux apports des autres pratiques. Il faut demeurer critique: s'il y a lieu de couvrir plus d'événement dans les MC, ce n'est sûrement pas en fonction de leur seul caractère alternatif. Rien ne servirait de les défendre sur le critère qu'elles ont un mandat complémentaire.

Je regrette que vous puissiez croire en ma volonté de remettre en cause la qualité et la pertinence des expositions présentées dans les MC de la ville de Montréal. Tel n'était pas mon propos.

Bernard Lamarche

GALERIE DE L'UQAM 1400, RUE BERRI, SALLE J-R120

PIERRE BOURGAULT

L'HORIZONTALE IMAGINÉE

Commissaire invitée: Claire Gravel

Jusqu'au 28 juin 1997

LES BEAUX-DIMANCHES AU FORT-LENNOX

UNE PRÉSENTATION DE:

LE CANADA FRANÇAIS

Caméléon

LE DEVOIR

104.1 FM

DES ACTIVITÉS POUR TOUTE LA FAMILLE, TOUS LES DIMANCHES.

CE DIMANCHE 22 JUIN FRASER HIGHLANDERS

joueurs de cornemuses et de tambours, danseurs et soldats du 78^e Régiment du Musée David M. Stewart

LIEN HISTORIQUE NATIONAL DU FORT-LENNOX SAINT-PAUL-DE-L'ÎLE-AUX-NOIX

AUTOROUTE 15 SORTIE 21 OU 6 OU ROUTE 223 SUD

(514) 291-5700

Nature Culture Parcs Canada

Patrimoine Canadien Parcs Canada

Parcs Canada

Richelieu

Paul Claude Bérubé AVOCAT

BARBARA BERLIN

«FRAGMENTS & FUSIONS»

DERNIÈRE JOURNÉE

WADDINGTON & GORCE

1446, rue Sherbrooke Ouest

Montréal H3G 1K4

Tél.: 847-1112 Fax: 847-1113

Du mercredi au samedi de 10 h à 17 h

MONIQUE A PRIS 150 LIVRES...

au CENTRE DE DOCUMENTATION de la

FONDATION QUÉBÉCOISE DU CANCER

À la recherche du mieux-être des personnes atteintes d'un cancer

Montréal (514) 527-2194

Extérieur 1 800 363-0063

Prolongation jusqu'au 27 juin

Christopher Pratt

œuvres récentes

GALERIE DOMINION

1438, rue Sherbrooke Ouest, Montréal 845-7471

CATHERINE FARISH

Primo pensiero

Dernière journée

Un catalogue couleur est disponible.

GALERIE SIMON BLAIS

4521, rue Clark Montréal H2T 2T3 514.849.1165

Ouvr. du mardi au samedi de 10 h 00 à 17 h 30

Art, histoire et patrie : deux excursions originales sur

JULIE PAPINEAU

à Québec et à Montebello les samedis 19 et 26 juillet

Aussi, le mardi 29 juillet, **BRAHMS ET SCHUBERT** en l'église de l'Assomption

et **RENOIR** à Ottawa le samedi 16 août.

276-0207 ou 259-7629

En collaboration avec Nadeau & Rouleau L'art et le voyage

Détenteur d'un permis du Québec

Les beaux détours

CIRCUITS CULTURELS

Lina Bo Bardi

BRÉSIL, 1914-1992.

29 MAI AU 29 JUIN 1997

ENTRÉE LIBRE

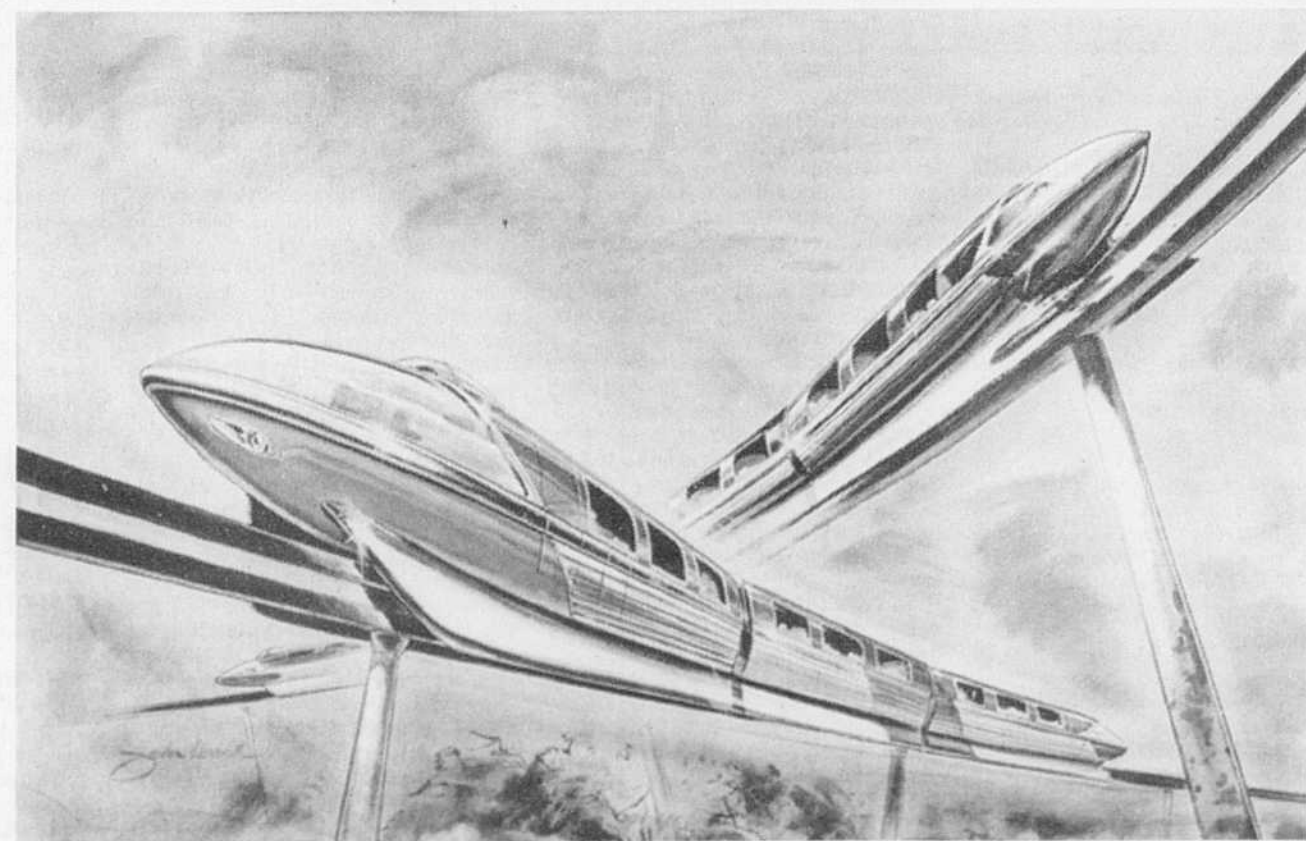
Centre de design de l'Université du Québec à Montréal

1440, rue Sanguinet

Ouvr. du mercredi au dimanche, de 12 h à 18 h

Renseignements: (514) 987-3395

Une exposition produite par l'Institut Lina Bo et P.M. Bardi, São Paulo, Brésil et présentée à Montréal grâce au soutien du Conseil des Arts du Canada, de l'Ambassade du Brésil au Canada, du Consulat général du Brésil à Montréal, de la société Varig, et de Logistec Corporation.



John Hench, Monorail, Tomorrowland, Disneyland, Anaheim, Californie, 1959. Aquarelle sur carton, retouchée à l'aquarelle en 1994, 54,5 x 87,2 cm. Walt Disney Imagineering Collection © Disney

En complément de l'exposition : conférences, films, visites

et ateliers pour les jeunes et les familles. 514 939.7026

CCA

Centre Canadien d'Architecture/Canadian Centre for Architecture 1920, rue Baile, Montréal, Québec, Canada H3H 2S6

Le CCA remercie : Walt Disney Imagineering, Walt Disney Attractions et The Walt Disney Company Dayton Hudson Foundation La fondation de la famille J.W. McConnell Graham Foundation for Advanced Studies in the Fine Arts

BANQUE ROYALE

Bell

TELEGLLOBE

laif

LIBERTÉ

Wrebbit

LE DEVOIR

Omni

LES ARTS

ARTS VISUELS

De la peinture et autres considérations

MARBOD FRITSCH,
GUIDO MOLINARI

Galerie Éric Devlin
460, rue Sainte-Catherine Ouest
espace 403

FRANÇOISE SULLIVAN

Galerie Lilian Rodriguez
372, rue Sainte-Catherine Ouest
espace 405
se terminent aujourd'hui

BERNARD LAMARCHE

Des frémissements gagnent parfois le corps du critique lorsqu'il doit mesurer sa plume et son jugement aux œuvres produites par des artistes terriblement aguerris. Les attentes que le critique porte envers ces derniers dépassent même celles que le public engage, dans la mesure où lui se retrouve dans l'obligation, si comme il se doit il respecte le métier qu'il fait et qu'il reste fidèle à ses principes, d'annoncer le pire dans certains cas, lorsque, et ça arrive, la production qu'il a sous les yeux s'abîme un tant soit peu.

L'état que peut devenir l'expression de l'innommable n'est pas une posture des plus confortables. On espère toujours que l'artiste arrivera à maintenir la qualité, l'étonnement, ou la rigueur qu'on lui avait auparavant connu. En auquel cas la renommée de l'artiste en question facilitera le travail, transportera la plume du commentateur en les zones les plus fertiles de l'écriture critique. Sinon, se dresse devant lui le fastidieux chemin de celui qui doit dire les choses comme elles sont, en tentant d'éviter à tout prix d'afficher l'irrespect envers le «grand artiste» dont ensuite certains voudront l'accuser.

Ce mois-ci, l'actualité des arts visuels montréalais, a mis sur la route des visiteurs de galeries les œuvres toutes fraîches de Françoise Sullivan et de Guido Molinari, deux artistes à qui la modernité artistique au Québec doit énormément. Deux artistes à qui on a déjà voué tout le respect qu'apporte l'exposition rétrospective. On a encore fraîches à la mémoire les œuvres de Molinari accrochées aux murs du Musée d'art contemporain de Montréal (MACM) en 1995, alors que le même établissement consacrait les œuvres de Sullivan en 1981. Un effort que dans le cas de Sullivan le Musée de Québec complétait en 1993, avec l'exposition *Dix ans de peinture*. Sans conteste, par les accomplissements que ces événements reconnaissent, ces deux artistes méritent considérations.

Molinari risque

Les nouvelles œuvres de Molinari partagent la vedette avec celles d'un jeune artiste viennois, Marbod Fritsch, qu'on avait vu il y quelques années à Montréal, à la galerie Trois Point (1991). En fait, Devlin a placé le «grand» artiste dans la petite salle et le jeune dans la grande. Les compositions abstraites de Fritsch conservent une iconographie représentant graphiquement les organes du corps. La figuration s'intègre au sein d'échos formels au format du tableau, à travers des fenêtres inscrites dans la composition. A cause d'une imagerie du corps aussi réduite qu'archi utilisée, pour aborder ces œuvres on doit se rabattre sur la technique, qui elle est impeccable. Par des frotis et des jeux de gravures, l'artiste propose des jeux de luminosité colorée qui montrent bien son aisance à manipuler le pigment. Certains espaces picturaux s'ouvrent devant les yeux, par des fantômes géométriques atrapés dans les filets des grattages, qui retiennent certainement le regard. On pense à des effets de peinture pariétale, on remonte aux premiers instants de la figuration.

Un des constats à faire de la rétrospective consacrée à Molinari par le MACM, c'est que sa peinture en est une de risque. Ou d'expérimentation, serait-il plus approprié de dire. Car à l'intérieur du créneau coloriste qu'il s'est défini, à partir d'un moment c'étaient moins les pulsions sortie de cette formule que la répétition de l'essai qui motivait son travail. Et qui dit expérimentation, ou risque, convient du coup qu'à la nature insécurisante qu'elle implique nécessairement, s'impose comme condition de possibilité son corollaire, l'échec, ou à tout le moins des réussites qu'on pourrait qualifier de relatives. Le vieillage nous sera ici bien utile: à ce chapitre en effet, qui

ne risque rien n'a rien. Le préambule tout en précautions de ce texte concernait surtout notre rapport aux dernières œuvres de Molinari. Ce dernier n'ayant pas la langue dans sa poche, il serait hors de question de ranger la nôtre au placard. L'irrespect qu'on évoquait plus haut passerait naturellement par cet acte de silence.

Or, tout porte à croire que Molinari ici a poussé un cran plus loin le coefficient de risque. Parmi les papiers encrés de noir qu'il expose aujourd'hui, si certains montrent des effets nuageux captivants, où le mouvement du pinceau regorge des rugosités du pigment, d'autres, vraiment, laissent dans un état qui dépasse la perplexité. Les meilleures œuvres, profitant de l'aléatoire des pliures au centre de la feuille (à la Hurlubise), affichent une symétrie subtilement niée par les détails de la composition. Là, ces traces de noir possèdent un relief qui fait penser à de petites géographies variables. Les secondes, moins heureuses et malheureusement plus nombreuses, n'ont ni la complexité des premières, ni la fougue de la spontanéité. En fait, elles souffrent d'une spontanéité retenue et en restent au niveau d'études de gris d'un intérêt mitigé. La simplicité linéaire de la transcription picturale du geste, la grisaille sans densité de la pigmentation n'accrochent tout simplement pas.

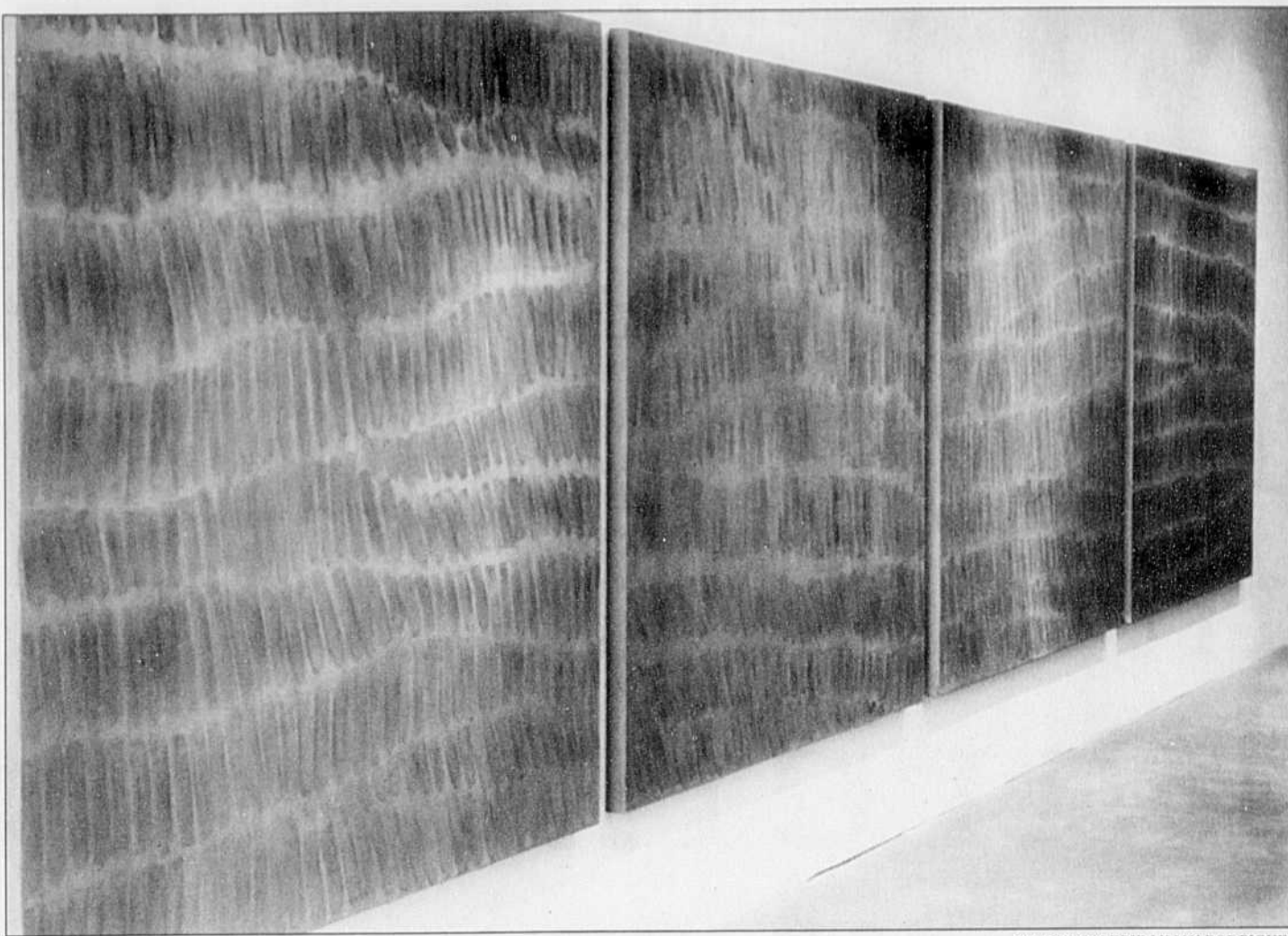
Essoufflement? Jamais, au grand jamais! C'est précisément parce que Molinari tente de nouvelles expériences qu'il peut se permettre de rater le coche. Ce n'est sûrement pas la première fois que ses essais ne trouveront pas preneur, ni la dernière non plus. Du point de vue du peintre, elles correspondent sûrement à un besoin précis, qui s'échappe toutefois mal des œuvres qui le retiennent.

Mimétique Sullivan

On se souviendra peut-être, les derniers dessins de Françoise Sullivan présentés en octobre dernier chez Graff, mi-figuratifs, mi-abstraites, au rendu paysagiste, étaient, malgré leur luminosité particulière, un peu frileux et retenus. A la Galerie Lilian Rodriguez, l'artiste nous surprend avec deux séries, une toute bleue, l'autre de rouge, de panneaux carrés abstraits, traversés de coup de pinceaux larges, de tons plus foncés. La peinture reprend des accents mimétiques ici, surtout pour la série bleue. Difficile de ne pas penser aux reflets de la lumière dans le fond lisse des bassins d'eau. Avec une densité de tonalités plus forte, il va sans dire. La transparence de la couleur crée un dialogue entre le fond de la toile et les couches supérieures de peinture, organisées en des bandes sinusoïdales et mouvantes. L'accrochage bas sur le mur souligne ce point de vue particulier et contribue à faire en sorte qu'on lise les tableaux en une parfaite continuité, poursuivant dans les autres le travail de chacune de ces visions aquatiques.

Moins texturées, les toiles rouges séduisent le regard autrement. C'est moins un quelconque mimétisme auquel se livrerait l'abstraction qui est en jeu ici qu'un travail sur la mise en exposition des toiles. Comme si les accidents du lieu s'étaient mis à contribution après coup, suite à la sortie des toiles de l'atelier. Partiellement isolée des trois autres, une des toiles s'est retrouvée dans une petite salle à part. Avec du recul on la replace dans sa suite, de près on s'isole avec elle, coupés du reste de la galerie. Ces deux points de vues correspondent à deux regards, séparés l'un de l'autre par l'effet d'absorption que provoque le rapport intime de la petite salle.

Ce qui retient l'attention ici, c'est la manière avec laquelle le regard perce le plan de la représentation pour s'extraire des références internes à la peinture. La peinture s'échappe (virtuellement, serait-on porté à dire, si ce terme n'était pas déjà tant occupé ailleurs) de son cadre, pour suggérer des étendues beaucoup plus larges. Ces séries réservent, si l'on s'arrête uniquement à la peinture, des moments de petite grâce, de celle qu'on réserve à la touchante sobriété des observations les plus simples.



SOURCE GALERIE LILIAN RODRIGUEZ

Une œuvre de Françoise Sullivan

MICHEL GOULET

Un signe de la main

Jusqu'au 6 juillet 1997

Centre international
d'art contemporain
de Montréal

314, rue Sherbrooke Est
Du mercredi au dimanche
De midi à 18h
Tél.: 288-0811



Michel Goulet, 1996. Photo: M. Gelineau-Payette.

LIBERTÉ
yogourt

PATERSON EWEN

ENTRE CIEL ET TERRE



JUSQU'AU 21 SEPTEMBRE 1997

À VOIR ACTUELLEMENT AU MUSÉE

PAUL GARRIN - SOCIÉTÉ / CHAOS - JUSQU'AU 10 AOÛT 1997
GUILLAUME BIJL - JUSQU'AU 21 SEPTEMBRE 1997
IRENE F. WHITTORE - JUSQU'AU 26 OCTOBRE 1997

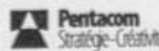
ET PROCHAINEMENT AU MUSÉE

DANIEL VILLENEUVE - SUITE # 6 - DU 19 AOÛT AU 19 OCTOBRE 1997

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL
185, rue Sainte-Catherine Ouest - Téléphone: (514) 847-6212



LE DEVOIR

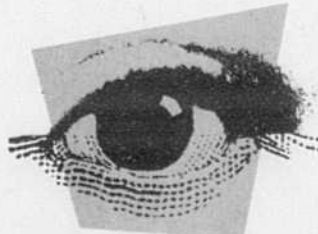


EXPOSITION

du 18 juin 1997 au 22 mars 1998



la différence



3 musées 3 regards



Une première mondiale!

Trois pays, trois musées,
trois manières de faire,
mais un seul thème: la différence.

Un musée suisse,
un musée français
et un musée québécois s'associent
pour présenter en trois volets
une réflexion sur le thème
de la différence.

Musée d'ethnographie de Neuchâtel
Musée Dauphinois de Grenoble
Musée de la civilisation de Québec



MUSÉE DE LA
CIVILISATION

85, rue Dalhousie, Québec (Québec)
(418) 643-2158
Site internet: <http://www.mcq.org>

Commandité par
M2S
ÉLECTRONIQUE
DE L'IDÉE À LA RÉALITÉ

au Musée de la civilisation

À dormir

Ne serait-il pas une couche parfaite pour la Belle au bois dormant, ce lit appelé Arlequin, produit par la maison montréalaise Lucifer (une nouveauté vue au dernier SIDIM)?



Le monde merveilleux de l'architecture Disney

À voir

L'exposition du CCA sur les parcs Disney est un bijou dont on sort le sourire aux lèvres. La conservatrice Karal Ann Marling a pillé les archives Disney, ouvertes à la recherche pour la première fois depuis 55 ans. Maquettes, films, objets, dessins, ordonnances selon les divisions des parcs Disney, montrent la somme de plans sur la comète et sur papier qu'il a fallu à ceux que l'on appelle, chez Disney, les imaginiers (imagination + ingénieurs) pour bâtir ces mondes d'illusions qui ont attiré, à ce jour, 50 milliards de visiteurs. On pourra reprocher à Marling son analyse un peu littérale, quoique très fouillée, mais elle avait un terrain vierge pas mal touffu à débayer.

Robert H. Anderson, du CCA, qui a conçu l'installation de l'expo, est pour beaucoup dans sa réussite. Dosant avec tact ses couleurs jolies, ses clins d'yeux mignons, ses ambiances sonores, il évoque l'univers Disney sans entrer en conflit avec la mission critique plus sévère propre au CCA.

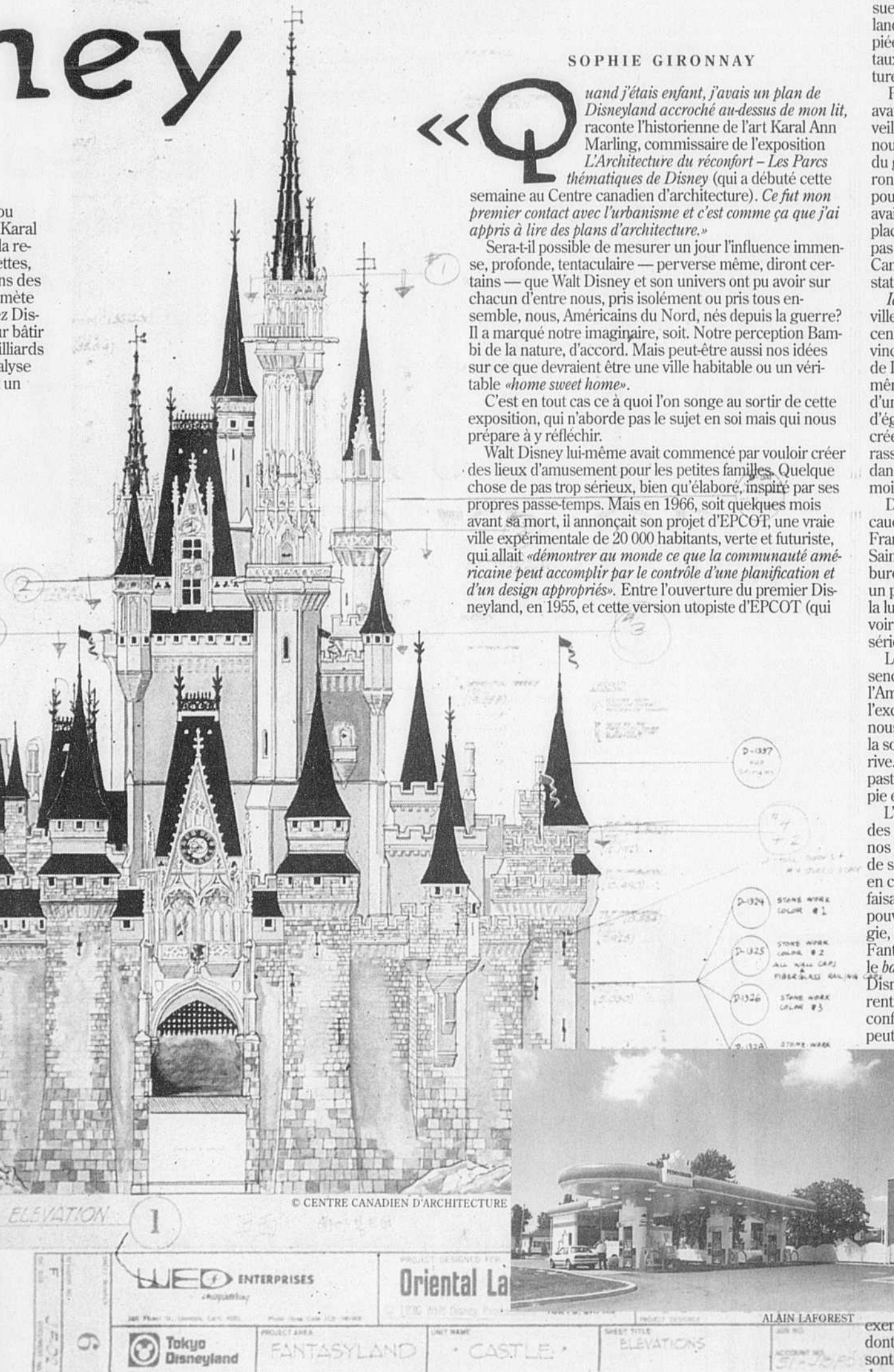
Quant à la photographe Catherine Wagner, dont le travail est exposé en parallèle, elle a saisi sur pellicule toute la fausseté des vrais parcs, toute la vérité du factice, et le résultat est hal-lucinant, drôle, sublime. Rien que pour ces photos, ça vaut le coup.

À voter

Un concours d'idées international a été lancé, ces mois-ci, pour trouver un moyen d'occuper la déchirure urbaine qui enjambe Ville-Marie par le boulevard Saint-Laurent. En attendant le choix du jury, vous êtes invités à aller voter pour le prix du public, parmi les 217 projets reçus de 27 pays (au hangar 7 du Vieux Port). Comme la Caisse de dépôt annonçait aussi, récemment, son désir de revamp le coin, et que des actions concrètes pourraient s'en-suivre, votre vote a de l'importance.



ALAIN LAFOREST



SOPHIE GIRONNAY

« Quand j'étais enfant, j'avais un plan de Disneyland accroché au-dessus de mon lit, raconte l'historienne de l'art Karal Ann Marling, commissaire de l'exposition *L'Architecture du réconfort - Les Parcs thématiques de Disney* (qui a débuté cette semaine au Centre canadien d'architecture). Ce fut mon premier contact avec l'urbanisme et c'est comme ça que j'ai appris à lire des plans d'architecture. »

Sera-t-il possible de mesurer un jour l'influence immense, profonde, tentaculaire — perverse même, diront certains — que Walt Disney et son univers ont pu avoir sur chacun d'entre nous, pris isolément ou pris tous ensemble, nous, Américains du Nord, nés depuis la guerre? Il a marqué notre imaginaire, soit. Notre perception Bambi de la nature, d'accord. Mais peut-être aussi nos idées sur ce que devraient être une ville habitable ou un véritable « home sweet home ».

C'est en tout cas ce à quoi l'on songe au sortir de cette exposition, qui n'aborde pas le sujet en soi mais qui nous prépare à y réfléchir.

Walt Disney lui-même avait commencé par vouloir créer des lieux d'amusement pour les petites familles. Quelque chose de pas trop sérieux, bien qu'élaboré, inspiré par ses propres passe-temps. Mais en 1966, soit quelques mois avant sa mort, il annonçait son projet d'EPCOT, une vraie ville expérimentale de 20 000 habitants, verte et futuriste, qui allait « démontrer au monde ce que la communauté américaine peut accomplir par le contrôle d'une planification et d'un design appropriés ». Entre l'ouverture du premier Disneyland, en 1955, et cette version utopiste d'EPCOT (qui

deviendra plutôt un parc de l'innovation), onze ans à peine s'écoulèrent qui ont permis à Walt Disney de faire s'épanouir l'urbanisme visionnaire qui se cachait en lui.

Voilà qui éclaire l'ensemble de ses parcs d'une autre lumière. Ils étaient conçus comme des critiques — implicites mais voulues — de la vie moderne qui se développait alors au-dehors, chaotique et cacophonique, avec la complicité de l'automobile. Chez Disney, le piéton, roi et maître, circule sans angoisse parmi des bâtiments à échelle réduite, dans un espace hygiénique et bien ordonné. Le château, situé au centre, lui sert en tout temps de point de repère visuel. Chacune des zones à visiter (Fantasyland, Adventureland...) est une surenchère de formes homogènes, recopiées et amalgamées pour faire mousser le pastiche à son taux ultime de pouvoir d'évocation. Les couleurs, toutes saturées au même degré, s'harmonisent entre elles.

Pas besoin de chercher bien loin pour reconnaître des avatars involontaires — ou subconscients — du merveilleux monde de Disney dans notre paysage. Tenez, le nouveau look des *Péto-Canada*. N'est-ce pas qu'il tient du garage de Goofie, avec ses exagérations de formes arrondies, ses blancs et rouges pétulants? C'est comme si, pour déposer ce gag de garage au bord de nos routes, on avait appuyé sur une poire de crème pâtissière avec, à la place de la crème, du plastique (on en ritait si ce n'était pas si laid, mais vous allez voir que ces nouveaux Péto-Canada marquent l'arrivée de la prochaine génération de stations-services).

Idem pour ce développement déjà ancien de Boucherville, *Les Victoriennes*. Tous les parcs Disney commencent par Main Street, U.S.A., reconstitution d'une rue provinciale au tournant du siècle, inspirée par la ville natale de Disney dans le Missouri. Aux Victoriennes, on use des mêmes artifices. Le collage factice des signes extérieurs d'une architecture révolue, les jolies couleurs, toutes d'égale valeur, la petitesse des maisons, tout concourt à créer l'impression d'un décor rieur, carton-pâte mais si rassurant. On dit pastiche, on pense pistache, comme dans pistache, framboise, vanille. Sous le gai ciel bleu du mois de juin, le rêve fonctionne.

Dans beaucoup d'autres développements, il tourne au cauchemar, cependant. Je pense à la ville nouvelle de Bois-Franc, construite à partir de zéro par Bombardier dans Saint-Laurent, dont le film promotionnel (à visionner au bureau des ventes) martèle ce mot: « Imaginez... » Un lac, un parc, des quartiers similaires; l'illusion se fige dans la lumière crue du terrain de sport d'à côté. On s'attend à voir circuler des résidents en voiturettes comme dans la série *Le Prisonnier*. On en a, soudain, froid dans le dos.

Les critiques ont vu, dans les parcs Disney, la quintessence du rêve américain, la glorification haïssable de l'Amérique aseptisée, blanche, de classe moyenne, celle de l'exclusion et du macarthysme. D'autres, plus proches de nous, et plus préoccupés d'architecture, voient en Disney la source du Mal absolu. Car il est celui par qui le kitsch arrive. Le kitsch, c'est-à-dire le postmodernisme, la mode du pastiche et du narratif, du vocabulaire architectural de copie et des ensembles thématiques aux arômes artificiels.

L'ironie, c'est que les influences qui se sont échappées des parcs de Disney pour donner forme à nos bâtiments, nos boutiques, nos villages de vacances, ne viennent pas de ses meilleures idées d'urbanisme (comme les transports en commun, la technologie écolo), mais plutôt de ce qui faisait, très parallèlement, son réel génie. C'est-à-dire son pouvoir de charmer l'âme enfantine: les jeux sur la nostalgie, les contes, les couleurs et les formes à la Toontown et Fantasyland... Et au fond, c'est assez logique. Voilà ce que le *baby-boomer* vieillissant, harassé, tombé dans la potion Disney quand il était petit, aspire à retrouver quand il rentre le soir aux abris. Un univers qui le berce et le réconforte, en lui parlant de ses bonheurs d'enfance. C'est peut-être bonbon, kitsch ou *corny*, mais (pourrait-il répondre aux critiques puristes) il n'y a pas de mal à se faire du bien!

L'ironie, cependant, ne s'arrête pas là. Disney se méfiait des architectes, qui le lui rendirent. Ses parcs sont l'œuvre de créateurs plutôt rompus aux disciplines de l'illusionnisme, des directeurs artistiques, des décorateurs de cinéma. Or, signe des temps, depuis 1984, le nouveau boss de la compagnie, un gars de la télé, Michael Eisner, réussit à convaincre les plus célèbres architectes au monde de lui bâtir des sièges sociaux, des bureaux, des hôtels Disney, et même, dans le cas de Gehry, une section de Disneyland Paris.

De ce mariage contre nature entre l'architecture d'auteur et le fabriqué thématique naissent des édifices totalement troublants. Michael Graves, par exemple, a signé un temple géant vaguement classique, dont les frontons sont soutenus par des cariatides... qui sont les sept nains de *Blanche-Neige*! Disney lui-même est devenu un thème architectural.

L'authentique est dans le factice, les Disneyland sont dans la banlieue, la banlieue est dans la cité, le *baby* est dans le *boomer*, ou, comme disait l'autre... tout est dans tout et réciproquement! On est bien attrappé, maintenant. Sacré vieux Walt, va!

IDM

Du Mondial de la bière à la Galerie de l'IDM : le double plaisir de découvrir et de collectionner

Institut de Design Montréal

390, rue Saint-Paul Est
Niveau 3
Montréal (Québec) H2Y 1H2
Téléphone : (514) 866-2436
Télécopieur : (514) 866-0881
Courriel électronique : idm@idm.qc.ca
Site Web : http://www.idm.qc.ca

La Galerie de l'Institut de Design Montréal offre au fin connaisseur et à l'amateur de bière d'ici et d'ailleurs, l'occasion unique de prolonger le plaisir de la dégustation. Pendant que le Mondial propose, pour deux jours encore, une véritable découverte de saveurs, la Galerie invite les vrais passionnés à se rendre dans ses nouveaux locaux du Marché Bonsecours. Sur place, ils pourront admirer la merveilleuse collection de verres à bière Ritzenhoff, un hommage du design à un breuvage qui a désormais acquis ses lettres de noblesse.

Reconnue mondialement pour la qualité des produits qu'elle propose, la verrerie Ritzenhoff a fait appel à des designers réputés, dont le célèbre Alessandro Mendini, pour signer cette superbe collection. Elle charmera l'amateur tant par son élégance que par la fantaisie et l'humour qui se dégagent de certaines pièces : un coup de foudre assuré pour le collectionneur qui voudra les posséder toutes. Chaque verre est offert séparément et se présente accompagné de cinq sous-verres portant également la griffe du designer choisi, le tout dans un emballage de qualité pour en faire le cadeau idéal.

Inaugurée à la mi-mai, la Galerie de l'IDM offre également au visiteur l'occasion de découvrir les plus beaux objets de l'été. Dans leurs couleurs vives et acidulées, même les accessoires de maison y prennent un air de liberté.

L'énergie créatrice des designers est présente dans les moindres détails et l'ambiance lumineuse des lieux incite à se laisser séduire par la simple beauté des objets qu'ils ont conçus.

La Galerie de l'IDM est située au second niveau du Marché Bonsecours, rue Saint-Paul, au cœur du Vieux-Montréal. Ouverte tous les jours, on peut rejoindre son personnel au (514) 866-2436, poste 21.

À venir : les designers québécois à la Galerie, des surprises en réserve...